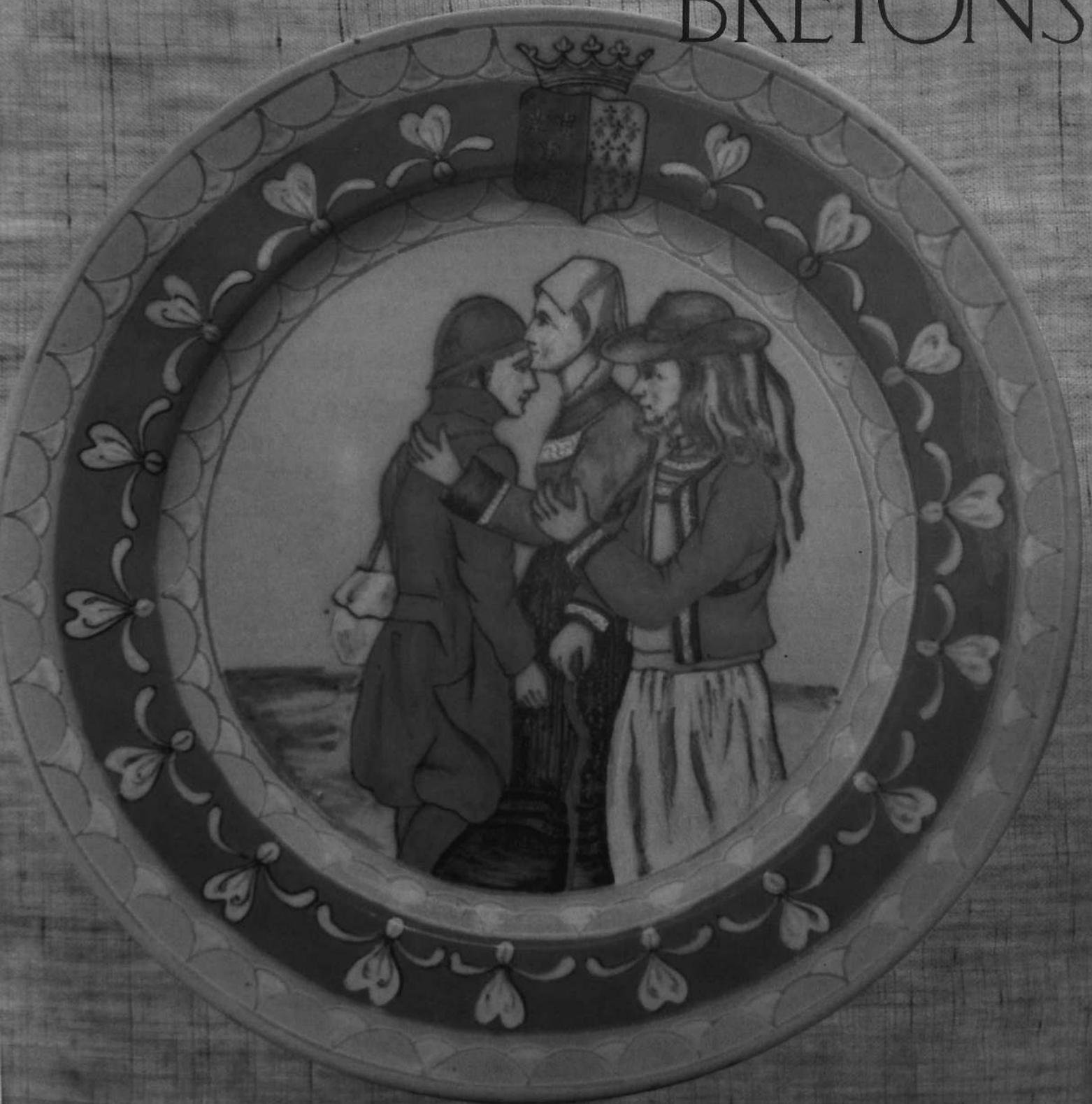


Mobilisation

L'union sacrée

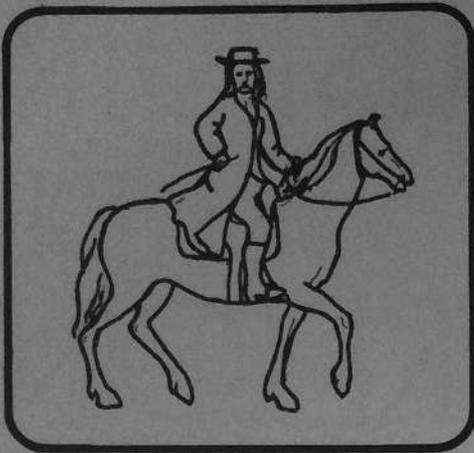
Premiers combats

HISTOIRE DES BRETONS



N° 5 Quinzaine du 9 décembre au 23 décembre 1969

2,90 F



Histoire des Bretons

publication de la
Société Marc'heger

Editeur :

ANDRÉ L.C. JAUGEON

Directeur commercial :

ROBERT SAILLOUR

Secrétariat de rédaction :

GWEN MELENAOUR
JEANNINE MORVAN
JEAN BANNIER

Photographie :

JEAN-PAUL BARON
JACQUES BOCOYRAN

Dessin :

BERNADETTE BARON

La Société Marc'heger est disposée à régler à qui de droit les droits relatifs aux illustrations dont elle n'aurait pu retrouver l'auteur.

Pour toute PUBLICITÉ

s'adresser à la
Société MARC'HEGER
B.P. 7, au Huelgoat (29-N)
qui recevra
vos ordres d'insertion pour

■ **PETITES ANNONCES**

et publicité touristique
et littéraire, etc.
pour les **pages couleur**

■ **PUBLICITÉ COMMERCIALE**

pour les 2^e, 3^e et 4^e pages de cou-
verture.
(quadrichromie possible)

Les tarifs vous seront communiqués
sur simple demande adressée à la So-
ciété Marc'heger.



RESTAURANT

Le Royal

G. PATRIARCHE

5, Rue Jules - Simon - **RENNES**

TÉL. : (99) 30-36-39

Son Cadre

Ses Spécialités

Champs Élysées

Turbot Grillé Atlantic

Casemuseaux



L'ARMORIQUE
le huelgoat (FINISTÈRE)
hotel - restaurant

BAR-GRILL

feu de bois
spécialités régionales

tél. (98) 93.71.24



B R E S T

Angle rues Jean-Jaurès et Navarin

Mobilisation

A Saint-Brieuc, en prélude à Bigorno nègre, Le cœur brisé, et Max (Linder), maître d'hôtel, le Cinéma des Familles donnait, le 30 juillet 1914, Maudite soit la guerre.

« Grande scène dramatique en trois parties, de M. Alfred Machin. Ce film, remarquable par sa beauté et sa précision, fait assister aux sanglantes péripéties d'une guerre moderne.

1^{re} partie : la fraternité des peuples ;

2^e partie : la voix du canon ;

3^e partie : le bilan de la guerre... »

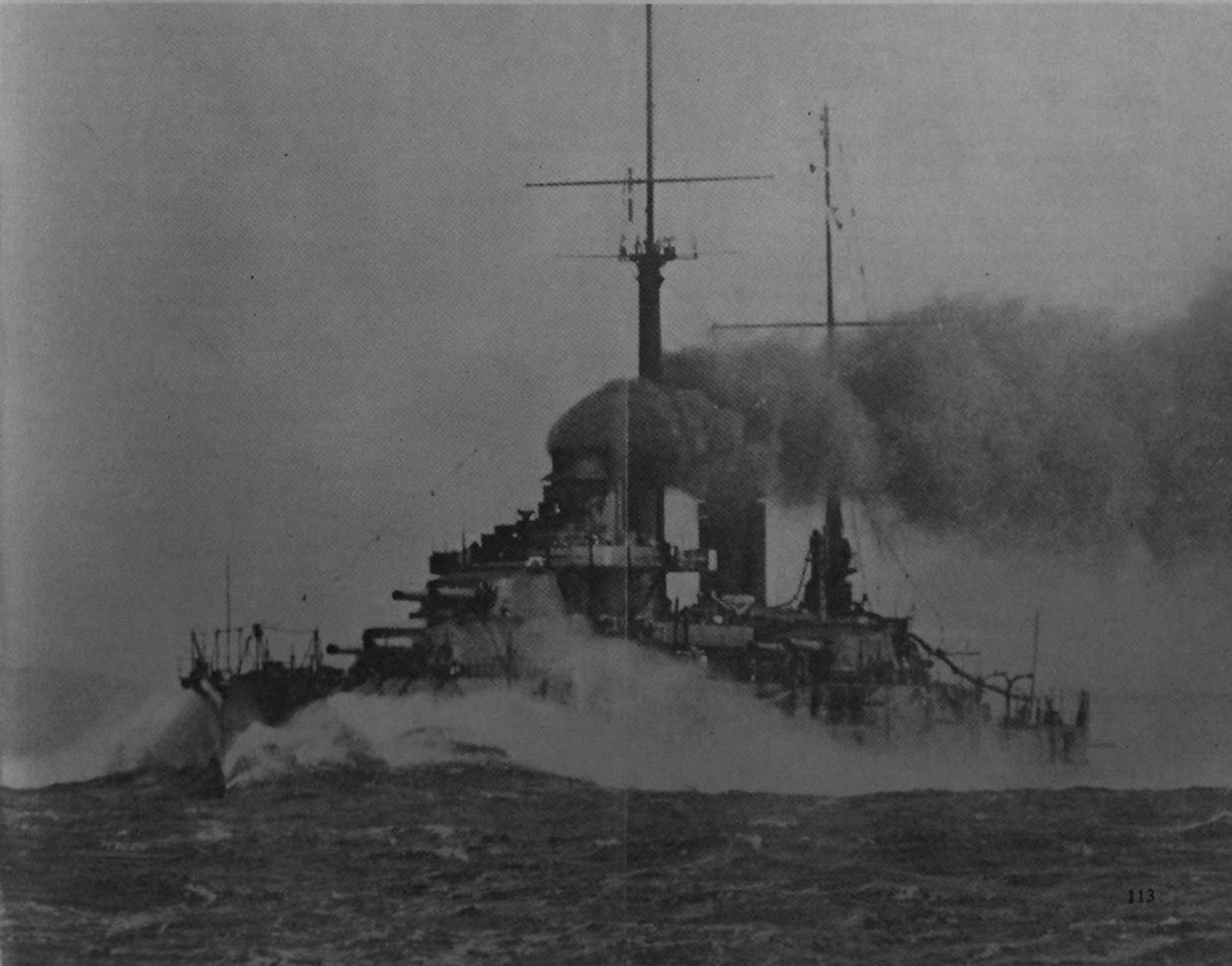
Ce film arrive à point nommé... mais les Briochins n'auront guère le loisir d'apprendre par lui les lois de la guerre. « Le maire de la ville où nous écrivons, rapporte deux jours plus tard *L'Indépendance Bretonne*, vient d'intervenir auprès d'un établissement cinématographique pour empêcher que ses concitoyens suivent sur l'écran les sanglantes

péripéties d'une guerre moderne. Il a eu pleinement raison. Ce n'est point l'heure d'affaiblir les âmes...¹ »

La fraternité des peuples a disparu dans la tourmente ; reste la voix du canon... De fait, comme l'écrit Albert de Mun, qui a quitté Roscoff pour regagner Paris :

« La cause est entendue, elle l'est par le monde entier. L'Allemagne, volontairement, court au-devant de son destin, dévoilant ainsi les secrètes pensées qui, depuis tant d'années, hantent l'esprit de ses chefs militaires et de ses professeurs de pangermanisme. La question est posée devant toute l'Europe de savoir si les nations courberont la tête sous l'hégémonie germanique. Aux nations de répondre.

Le paris



La nôtre s'apprête à le faire avec une dignité, un calme, un recueillement qui pénètre l'âme de la plus forte émotion. Sûre de son bon droit, elle se lève dans sa puissance, et libre, enfin, par cette provocation soudaine, elle qui, si longtemps, enferma dans son cœur ses plus justes ressentiments, ses plus invincibles espoirs, elle peut tendre les mains à ces frères d'Alsace et de Lorraine, fidèles, depuis quarante-quatre ans, au souvenir de la patrie.

Dans toutes les rues, à mesure que passent, fiers, calmes et souriants, les régiments qui vont s'embarquer, les spectateurs, les yeux pleins de larmes, vieillards, femmes, jeunes gens encore éloignés du service les saluent de leurs acclamations. Combien, cependant, parmi ceux-là, ont déjà leur fils, leurs frères, leurs époux sur la frontière, et, le cœur déchiré, applaudissent cependant la patrie en armes.

Pas une clameur contraire, pas un cri, pas une protestation ne vient troubler la grandeur de cette magnifique envolée vers le devoir et le sacrifice. Et il faut rendre hommage à ceux que j'ai le plus combattus, aux socialistes, épris de leur illusion pacifiste, qui, malgré l'horrible, odieux et absurde attentat dont un halluciné a frappé leur chef, donnent cependant l'exemple de l'obéissance à la voix nationale.

D'un bout à l'autre du pays, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans les gares, sur les voies ferrées, le même exemple se répète. Rien des tumultes, des désordres et des frottements qui, en 1870, remplirent nos cœurs d'angoisse et de pressentiments. C'est vraiment la nation qui se lève, forte et majestueuse.

... Il n'y a plus de partis. Il n'y a qu'un peuple, debout tout entier pour son indépendance².

Le 2 août au matin, l'on apprend que l'Allemagne a déclaré la veille la guerre à la Russie.

Le grand-duc Nicolas est nommé généralissime des forces armées. L'état de guerre est déclaré dans certaines provinces. Nicolas II adresse un manifeste au peuple russe.

La veille, des patrouilles allemandes faisaient par deux fois des reconnaissances en territoire français.

Au Conseil des ministres du 30, le général Joffre avait réclamé la mise en place du dispositif de couverture des frontières.

Il fut fait suite à sa demande, à ceci près que le gouvernement, pour ne pas sembler rechercher la guerre, décida que les troupes de couverture reculeraient à 10 kilomètres des frontières.

A l'est

« Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, toutes les communications téléphoniques et télégraphiques avec l'Allemagne furent interrompues, rapportera le général dans ses *Mémoires* ; il en résulta pour nous de sérieuses difficultés pour savoir ce qui se passait de



Le grand-duc Nicolas Nicolaievitch, généralissime des armées russes.

Helmut von Moltke, chef d'état-major général de l'armée allemande.



l'autre côté de la frontière : c'est ainsi que le matin du 2, nous ne pûmes acquérir la certitude que l'ordre de mobilisation avait été lancé la veille au soir de Berlin ; ce ne fut qu'assez tardivement que nous en eûmes la confirmation.

Les premiers comptes rendus qui m'arrivèrent me signalaient la bonne continuation des transports de couverture. Il devenait maintenant urgent de fixer leur mission aux troupes ainsi débarquées. La question des 10 kilomètres était venue compliquer la situation, car nous avions dû abandonner des positions que nous serions sans doute obligés de reprendre plus tard au prix de luttes coûteuses. Or, la situation générale me paraissait suffisamment éclaircie pour qu'il fût possible de reprendre pied dans cette zone interdite. J'exposai mon point de vue au ministre. Mais, en raison des assurances renouvelées que le gouvernement français avait données aux cabinets de Bruxelles et de Luxembourg, aussi bien que de l'incertitude de la situation diplomatique, M. Messimy estima qu'il était plus nécessaire que jamais de n'avoir aucun incident de frontière ; il lui parut seulement possible de réduire à 2 kilomètres la bande frontière interdite. Il me promit d'ailleurs de soumettre la question au Conseil des ministres.

Or, au début de l'après-midi, la nouvelle parvint à Paris que la frontière française avait été violée en plusieurs endroits, notamment à Longwy et près de Cirey ; en outre, on apprenait que trente-cinq autos allemandes chargées d'officiers et de soldats allemands étaient entrées à Luxembourg. Ces circonstances parurent sans doute déterminantes au gouvernement français, car, dès 14 heures, le général Belin reçut du ministre un coup de téléphone lui faisant connaître que le gouvernement « rendait au « général commandant en chef *liberté absolue* de mouvement pour l'exécution de « ses prévisions, dussent-elles conduire au « franchissement de la frontière allemande. »

C'est dans ces conditions que, dans la soirée du 2 août, j'adressai à tous les commandants de secteur l'instruction générale pour la couverture : elle affirmait mon dessein de ne prendre l'offensive que toutes forces réunies et précisait, malgré l'autorisation qui m'était donnée, qu'afin de laisser aux Allemands l'entière responsabilité des hostilités, « la couverture devrait se borner « à rejeter au-delà de la frontière toute « troupe assaillante, sans la poursuivre plus « loin, et sans entrer sur le territoire adverse⁴. »

A Paris comme dans les grandes villes de province se succèdent les manifestations « patriotiques. » Les magasins allemands ou que l'on croit allemands sont saccagés, et leurs propriétaires sont pris à parti. En Bretagne un peuple s'est levé...

Guillaume II et son état-major ▶



« Au camp de Coëtquidan, dans la pourpre d'un splendide coucher de soleil, par-delà l'horizon morne du camp, le tir d'honneur vient de prendre fin et, selon l'usage, les lauréats sont reconduits aux baraquements, aux accents de joyeuses fanfares.

Qu'il fait bon vivre en cette douce soirée du 31 juillet !...

Un camarade du groupe du 10^e d'Artillerie, exilé comme nous, accourt, tout essoufflé, à la rencontre du cortège, une dépêche « officielle » à la main. Il la tend au chef d'escadron. Avant que ce dernier ait eu le temps d'en rompre la bande, d'un simple signe de tête, tous l'ont interrogé et compris : cette fois, « ça y est ». Aussi bien, n'est-ce pas en vain que depuis quelques jours les ordres se précipitent et se précisent : vérifier les situations de prise d'arme, pourvoir aux emplois spéciaux prévus au carnet A, etc.

C'est à coup sûr la « mobilisation », peut-être même plus : là seulement commence le doute.

En effet : « Ordre au premier demi-régiment de se mettre en route le 31, à 5 heures, et de rallier Rennes au plus tôt. »

Le camp prend à l'instant l'aspect d'une ruche bourdonnante où tous vont, viennent, dans un indescriptible désordre et pourtant parfaitement ordonné. A peine les ultimes préparatifs sont-ils interrompus pour manger à la diable.

Puis c'est, dans la nuit, la confection hâtive des petits ballots individuels, où l'on enferme avec chaque objet, bibelot préféré ou pieuse relique, un peu de soi-même ou des siens. En un rêve estompé où l'on s'attarde, en face de la dure réalité, défilent la famille... le clocher... la maison..., et l'aube, qui se lève lentement, comme à regret, surprend chacun collant la dernière étiquette sur le dernier colis.

Allons, vite au revoir aux artilleurs qui nous envient, à cheval et en route ! »

Emile Gabory, se remémorant ces jours de tension, raconte : « A Nantes, lorsque, le 1^{er} août, un agent, après une sonnerie de clairon, annonça la mobilisation, on cria : « Vive la France ! » Les cloches de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas ébranlaient l'air. Les hommes mobilisables s'abordaient : « Quand pars-tu ? — Demain — Et toi ?... » Des trains passaient, venant de Bretagne, montant vers Paris, pleins de marins et de soldats. « Cela rappelle 70 », dit un homme. « On est tout de même moins brailard », constate un autre. Un troisième, un vieux qui fit la guerre, assista au désastre, et dont l'œil a gardé la rétine impressionnée de visions sinistres, ajoute : « Ils nous ont battus ; ce sera pis, cette fois. »

Le 4 août, la guerre éclate, parce qu'elle doit éclater... Et c'est un réveil extraordinaire ; toutes les nuées pacifistes s'évanouis-

sent. Les yeux les plus obscurcis, dessillés tout à coup, voient ce que jusqu'alors ils n'ont pas aperçu. Du fond de la race, toutes les vieilles vertus guerrières répondent à l'appel des armes. Non, la France n'est pas ce que la croient les Allemands ; si nous nous sommes trompés en croyant à la paix éternelle, ils ont commis une erreur plus grossière en nous jugeant débiles, usés, finis.

Anxieux, on lit les dépêches : que fera l'Angleterre ? — On respire : la violation du territoire belge déchaîne l'Angleterre. — Que fera l'Italie ?

L'opinion, durant ces jours d'angoisse, garde un calme impressionnant. Le 1^{er} août, une manifestation de quelques milliers d'individus parcourt la ville, criant : « A bas la guerre ! » Elle se disperse sans peine. L'assassinat de Jaurès menace de produire une agitation dangereuse. Heureusement, aux heures critiques, en France, le patriotisme, même chez les partis les plus remuants, reprend toujours ses droits. Le pays entier, saisi par le grand frisson des événements formidables qui commencent, ne songe point à se déchirer.

Dans les campagnes, le blé coupé n'est pas ramassé. Qu'importe ! les appelés s'en vont docilement. Il y a d'abord beaucoup de stupeur. La guerre ! mais ce n'est pas possible ! Nul n'a vu apparaître les fameux signes qui, aux yeux des populations simples, précèdent toujours les grandes calamités. On se rappelle, en 70, les métairies embrasées par des mains mystérieuses. On assiste, pourtant, intrigué, à l'enlèvement des plaques Maggi qui, par le jeu de chiffres spéciaux, doivent, dit-on, indiquer la route aux envahisseurs. Les gardes civiques, munis de brassards à lisérés rouges, fusil de chasse au bras, protègent les routes ; les chaînes tendues aux portes des villages menacent ces espions, ces rôdeurs invisibles, allumeurs de paillets. Cela donne un peu l'impression de ce mystère cher à l'âme paysanne.

De tous, le cœur est résolu. Il n'est pas un homme perdu au fond du plus reculé des villages qui l'ignore : la France n'a pas voulu la guerre ; elle a été assaillie. Défendons-nous ! »

Le 2 août, à Perros-Guirec messe basse à l'église paroissiale.

« L'église était pleine, mais surtout de femmes, dont les coiffes ondulaient comme un champ de pâquerettes dans l'ombre des lourds piliers romans, et l'émotion fut intense quand le vicaire — lui-même appelé par la mobilisation — monta en chaire et, sans phrases apprêtées, du ton le plus simple et aussi le plus grave, après avoir excusé les absents, invita les autres à se munir de viatique céleste avant de partir. Le lendemain matin, à la chapelle de La Clarté — une des grandes « places dévotes » de la région, — l'assistance masculine était plus nombreuse ; beaucoup de réservistes avaient revêtu l'uniforme : à chacun le prêtre re-

mettait une petite médaille bénite de Notre-Dame. Jamais, fût-ce au jour du « Pardon », je n'ai vu tant de cierges devant l'autel de la Vierge : la cire débordait du plateau, pleurait en larmes continues sur les dalles. Et les yeux étaient un peu rouges au sortir de la messe, mais les cœurs solides et la poignée de main assurée, seulement un peu plus chaude, plus appuyée ? »

Plus à l'est, « dès le jour de la mobilisation, l'aspect de Vitry, d'ordinaire si tranquille, s'est totalement modifié, particulièrement aux abords de la gare, où ne cesse de se presser la foule. Elle suit avec passion les mouvements de troupes qui s'effectuent vers la frontière. Les soldats qui traversent notre gare sont salués au passage par les acclamations enthousiastes de notre patriotique population. Les cris de « Vive la France », « Vive l'armée », se succèdent à intervalles rapprochés. Beaucoup veulent saisir les mains de ces braves, dont beaucoup, hélas ! ne reverront jamais leurs familles. Les inscriptions les plus diverses s'étalent sur tous les trains, où domine notamment la note suivante : « Train de plaisir pour Berlin ». Tous respirent la bonne humeur et la foi invincible dans un heureux résultat.

Personne ne veut croire que nous revivions les mauvais jours de 1870. Les raisons d'espérer sont nombreuses. Notre armée, qui comprend trois classes de jeunes soldats, une réserve puissante et des territoriaux entraînés, n'est plus l'armée d'autrefois. Elle a pour la commander des officiers instruits et braves, et les troupes qui la composent sont pleines d'entrain et de vaillance. Elles ont le sentiment de ce qu'elles doivent à la Patrie, qui a mis en elles ses suprêmes espérances. Elles ont un matériel de guerre puissant et surtout une artillerie dont on attend beaucoup.

A leurs côtés combattent des peuples alliés et amis : la Belgique, qui s'est dressée tout entière dès la première heure, dans un merveilleux élan, contre l'envahisseur de son sol, cyniquement violé, au mépris des traités qui garantissaient sa neutralité ; la Belgique qui, par l'héroïsme de ses enfants, s'est grandie dans l'estime des nations et a écrit à Liège et à Namur des pages immortelles avec le sang de ses fils ; la Russie qui, respectueuse de ses engagements, a mobilisé sa puissante armée avec une hâte admirable ; l'Angleterre qui, fidèle à ses amitiés, s'est levée dès la violation de la neutralité de la Belgique pour rappeler l'Allemagne au respect des traités et lui prouver, armes en main, qu'elle ne les considère pas comme la résultante inéluctable de l'enchaînement logique des faits, qu'il n'est pas possible de mettre en doute un seul instant le succès de nos armes et l'anéantissement de l'Allemagne contre laquelle se sont ligués, en un formidable concert d'imprécations, de haines et de malédictions, l'ancien et le nouveau monde, et toutes les nations civilisées, même de l'Extrême-Orient.

A Vitré, de toutes les conversations se dégage un unanime sentiment de confiance. Un avenir prochain dira, nous n'en doutons pas, que la conscience des peuples ne se trompe pas dans sa foi en ce que Gambetta appelait : l'« immanente justice »⁸.

A Brest, « le premier jour de mobilisation est le dimanche 2 août », disait l'ordre affiché avant-hier sur tout le territoire français, et, pour répondre à cet appel, tous les cultivateurs mobilisables de notre région se mettaient immédiatement en route, convergeant vers notre ville.

En groupes nombreux, munis de quelques provisions, ils y arrivaient déjà vers minuit et, silencieusement, gagnaient leurs casernes. Durant toute la journée d'hier, ces arrivées se sont succédé sans interruption.

Au même moment, sous la pluie fine et pénétrante qui sévissait alors, des soldats s'efforçaient de déchiffrer des adresses dans la nuit et heurtaient portes et volets pour remettre des ordres de mobilisation à leurs destinataires.

Dès les premières heures de la journée, les services de réquisition fonctionnaient. Place de la Liberté, les commissions militaires étaient réunies pour recevoir les chevaux qu'on leur amenait sans discontinuer.

Les automobiles particulières étaient également réquisitionnées, de même que les voitures de toutes sortes, dans lesquelles prenaient place des soldats en tenue de service.

Tous les lycées, écoles, salles de spectacles, halles étaient mis à la disposition de l'autorité militaire. Mais l'affluence des effectifs était telle qu'on dut placer plusieurs compagnies dans les douves qui avoisinent l'avenue Amiral-Réveillère.

Les salles du casino de Kermor ont reçu 300 hommes.

Au Château, toutes les voitures composant le train du 19^e régiment étaient rangées.

Une constatation qui n'a pas manqué de réjouir tous les bons Français, c'est le calme absolu avec lequel il a été procédé toutes les opérations⁹.

Calme, certes, mais désarroi

« Le courrier, dès le deuxième jour de la mobilisation, n'arrive plus ; mais des rumeurs circulent, sorties on ne sait d'où, raconte Charles Le Goffic. Bruits vagues, qui flottent dans l'air comme une semence invisible et, tombant dans les esprits crédules, y germent et multiplient instantanément. « Les Français sont à Metz », dit l'un — et

la guerre n'est même pas encore déclarée ! Mais, avant la mobilisation, quand les pourparlers engagés par le Foreign Office semblaient sur le point d'aboutir, le bruit n'avait-il pas couru que le président Poincaré, arrêté par l'escadre de la Baltique, avait été fait prisonnier ? « Cinq croiseurs allemands ont été coulés dans la Manche par les Anglais », certifie un autre. Et cette rumeur encore plus invraisemblable ne laisse pas d'obtenir une certaine créance, des oreilles subtiles, ou victimes de ces hallucinations auditives si fréquentes sur la côte, prétendant avoir entendu cette nuit, au large, le roulement d'une longue canonnade. Or, la flotte de l'amiral Jellicoe n'a pas quitté son mouillage. Puis c'est Garros qui a foncé sur un zeppelin et l'a éventré ; c'est Kiel qui a été bombardé par les escadres réunies de la Triple-Entente ; c'est Paris qui, tranquille d'abord, s'est soulevé aux funérailles de Jaurès et a proclamé la Commune. (Nous avons su depuis que ces contes « rouges » avaient couru à la même heure toute la France. Il ne s'agit donc point d'un phénomène de germination spontanée ou d'hallucination collective ; ces fausses nouvelles, propagées par des nuées d'espions, sortaient évidemment de la même officine germanique.)

Le 71^e Régiment d'infanterie dans les rues de Binic.





Il était temps que l'état de siège mît un terme à ces stupides racontars : maintenant que tout lanceur ou propagateur de fausses nouvelles est exposé aux sanctions de la loi, on surveille mieux ses propos et les plus bavards cadennassent prudemment leur langue. Mais, tout de même, cette ignorance presque complète où nous vivons de la marche des événements, ce mur de silence subitement interposé entre la vie de la nation et nous, devient à la longue aussi insupportable qu'un mur de prison¹⁰.

À 8 h. 30 du soir, l'Amirauté anglaise lance l'ordre de mobilisation de tous les hommes de la réserve de la flotte, au-dessous de 55 ans, et à minuit, la flotte anglaise est réunie à l'entrée de la mer du Nord.

Le chiffon de papier

Dès l'instant où l'Allemagne sur pied de guerre entendait briser au plus vite son adversaire le plus redoutable, la France, avant de se retourner contre la Russie, elle ne pouvait que retenir le principe-clé du plan Schlieffen : envahir la Belgique pour prendre à revers par sa gauche l'armée française

qui se concentrait entre Ardennes et Vosges, et, déferlant dans les plaines du nord de la France, attaquer un Paris supposé dégarni.

Le 2 août, à 7 heures du soir, l'ambassadeur d'Allemagne, von Below-Saliske, remet au gouvernement belge un ultimatum exigeant le passage des troupes allemandes sur le territoire de la Belgique. Délai accordé pour se soumettre : douze heures...

Le lendemain matin la réponse est donnée : la Belgique rejette l'ultimatum allemand. L'armée allemande va déferler sur le pays, tandis que plus à l'est le Luxembourg est envahi par le VIII^e Corps et une division de cavalerie.

« Dimanche 2 août à Morlaix : c'est demain le jour grave. Sans doute, quelques territoriaux et les officiers de réserve ont pu partir dès le samedi. Aujourd'hui encore, quelques départs. Mais le grand exode est fixé au 3 août.

À 8 heures du matin une messe militaire est dite à l'église Saint-Melaine...

Durant toute la journée de ce clair dimanche, on voit des familles entières faisant ensemble une dernière promenade, avant le départ. Ici des jeunes gens jouent paisible-

ment aux boules. Le baluchon est fait ? C'est bon ! alors, on peut se distraire. D'autres, roulant leur cigarette, se rendent aux casernes, où l'on va tout de suite les utiliser. Sur la place des Jacobins, les charrettes réquisitionnées, brancards en l'air, attendent qu'on les charge. Les gardes civiques, encore un peu cocasses dans leur tenue demi-guerrière, plaisantent d'eux-mêmes. Bientôt ils seront aussi « à la hauteur¹¹. »

À Nantes, le maire fait afficher la proclamation suivante à la population :

« Mes chers concitoyens,

L'ordre de mobilisation est publié.

Vous vous souvenez des fières paroles qui furent prononcées dans notre ville il y a deux ans.

La France ne veut pas la guerre, mais elle ne la craint pas. Rien ne troublera la résolution virile dont a fait preuve jusqu'ici le peuple.

Vous tous qui vous levez pour la défense de la patrie et qui laissez derrière vous vos vieux parents, vos femmes, vos enfants, soyez certains que nous ferons pour eux tout ce qui sera possible.

Vive la France !

Le maire de Nantes : Paul Bellamy¹².

De son côté, sur la « Place de Brest-Quélern-Ouessant », le préfet maritime lance un appel :

« La guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne.

Forte de la justice de sa cause, confiante dans la valeur de ses armées, la France entière est debout pour repousser l'agresseur.

Unissons-nous dans un même esprit de sacrifice et de dévouement. Que chacun fasse son devoir, tout son devoir, au poste que la défense nationale lui a confié.

Nous avons assez souffert. Le jour est venu de châtier l'insupportable insolence germanique.

Vive la France immortelle !

Vive la République !

Le Vice-Amiral Commandant en chef, Préfet maritime, Gouverneur, Berryer¹³.

À Dinard, Edith Julien note sur son carnet : « Depuis une semaine, notre pays est en effervescence. Une même question se trouve sur toutes les lèvres, dans toutes les conversations : aurons-nous la guerre ? Hier, à 3 heures, le signal d'alarme a été lancé, et dans chaque ville ou village le tocsin est venu donner l'ordre de mobilisation.

Dinard, où la saison commençait à peine, est dans la consternation. Mon pays, si gai, si florissant, est déjà méconnaissable. Les femmes partout déplorent le départ de leurs maris ou frères, mais, courageuses, se mettent au travail afin de suppléer à leur absence...

L'agitation continue en ville toute cette journée de dimanche. Des faux bruits viennent se contredire. « Il n'y a plus de train de Paris, disent les uns, celui par lequel

nous arrivons est le dernier. » « Demain est le dernier bateau pour Southampton », disent les Anglais, et ils prennent vite leurs places, de crainte d'être bloqués en France.

Il est vrai que les bateaux n'entreront plus en Angleterre la nuit, à cause des feux qui seront éteints, mais la mer est encore libre à la navigation : pendant le jour, les bateaux peuvent atterrir.

Les trains fonctionnent dans toutes les directions, mais la mobilisation y amène une telle foule que l'on n'accepte aucun bagage, afin de laisser la place aux soldats. Cette même foule occasionne aussi le retard du courrier et des marchandises qui parviennent très difficilement. Les boulangers sont presque tous partis, on ne fait plus de pains de fantaisie. Que va devenir le blé qui n'est pas coupé ? Tous les chevaux, ou neuf sur dix, sont réquisitionnés pour l'armée. L'or est devenu, c'est le cas de le dire, rare comme l'or. Heureusement l'on met en circulation des billets de cinq, dix et vingt francs. Les livres anglaises perdent en ce moment 4 %, c'est une mesure presque impossible, étant donné que d'habitude leur or a beaucoup de valeur en France.

Les postes téléphoniques, envahis depuis plusieurs jours, ne communiquent plus : seulement avec la ville de Dinard. Et les dépêches ne sont expédiées qu'après avoir été censurées par le maire de chaque ville¹⁴.

Poursuivons notre tour de Bretagne : « A Nort-sur-Erdre, en Pays nantais, rapporte l'état communal, les soldats comptaient sur la victoire et parlaient, sans paraître penser aux dangers qui les attendaient. » A Pierric, « il y eut d'abord la surprise, mais la population s'est assez vite ressaisie ; les hommes sont partis résolus et confiants : la plupart croyaient à la mobilisation seulement. Beaucoup pensaient que la guerre serait de courte durée. » A Derval, « la mobilisation s'est faite avec un entrain et un élan remarquables. Tous nos soldats, s'arrachant des bras maternels, sont partis en chantant. Pères, mères, frères, sœurs et amis les accompagnaient. Tous pleuraient ; mais eux ne se retournaient pas vers ceux qui les aimaient tant. A la gare, ils s'arrachèrent de ces bras aimés en criant : « A Berlin ! Courage ! Nous reviendrons bientôt ! » Et ils partirent pleins d'espoir, sans un regret, pour sauver la Patrie en danger. » A Soudan, on signale « un enthousiasme sans pareil ». A Saint-Joachim, auprès de Saint-Nazaire, les hommes appelés à l'armée se rendent en bandes, drapeaux et tambours en tête, à la gare de départ. Femmes et enfants suivent. « Tous se séparent joyeusement, tous pensent que les hostilités seront courtes ; que le retour des êtres chéris ne tardera pas. » A Rouans, le maire et ses adjoints parcourent les villages en automobile. Le zèle n'a pas besoin d'être excité : les hommes partent avec ardeur¹⁵.

A l'autre bout de la Bretagne, à Brest, « l'aspect de la ville s'est, depuis l'ordre de



mobilisation, complètement modifié. Au calme ordinaire de nos rues a succédé la plus vive animation.

Ce ne sont maintenant que groupements de réservistes que l'on vient de revêtir d'uniformes ou d'armer et qui s'efforcent de reprendre l'allure souple et vive des hommes de l'active. Tous semblent parfaitement résolus à faire bravement leur devoir.

Les cultivateurs des environs, qui avaient connu la mobilisation dans leurs communes par le tocsin, s'étaient empressés de réunir les objets qui leur étaient nécessaires et, sans plus attendre, après de rapides adieux à leur famille, avaient fait route sur leur destination.

Depuis lors, ils n'ont cessé de venir emplir les établissements divers mis à leur disposition.

Les écoles, lycées, salles de spectacles, sont maintenant garnis de paille et reçoivent les hommes mobilisés.

Avenue de la Gare, d'innombrables camions automobiles sont rangés et mis à la disposition de l'autorité militaire¹⁶.

Plus à l'ouest, « la mobilisation s'effectue à Saint-Pol-de-Léon dans des conditions ad-

mirables de régularité et de bonne volonté.

Les hommes appelés se présentent à la gare à l'heure fixée et s'embarquent gaiement en chantant *La Marseillaise* et d'autres refrains patriotiques et en criant : « Vive la France ! Vive la République ! »

L'enthousiasme et la ferme résolution de faire vaillamment leur devoir, pour sauver le pays en danger, sont peints sur les visages des partants.

La fanfare la Saint-Politaine et les clairons les accompagnent, lançant aux échos de la vieille cité de martiales harmonies.

Les enfants de la vieille Armorique sauront se montrer dignes de leurs pères et de leur glorieux passé.

*Ni om Bretoned ! Bretoned, tud kalet ! Lavarom holl ! Tor e ben*¹⁷

En pays bigouden, « l'annonce et l'apposition des affiches décrétant la mobilisation ont été accueillies, de Lesconil à Pont-L'Abbé, de Loctudy à l'île Tudy, aussi bien qu'à Combrit, que je viens de traverser à bicyclette, avec une patriotique fièvre.

L'élan s'est emparé aussi bien des marins que des soldats de la réserve, et, contrairement à l'habitude, les cloches, au lieu de

Indications de réception | **Telegramme** | Indications de transmission
 CHE SEBASTIEN DE PARIS 24790-578-5-20M - INTR A PFETS & SSPFETS
 FRANCE & ALGERIE EN CION A GOUVERNOR GAL ALGER CHE = HIER VARDU
 CHAMBRE DES DEPUTES SPONTANEMENT DEBOUT A ECOUTE AVEC EMOTION
 PROFONDE & PATRIOTIQUE ENTHOUSIASME DISCOURS PRESIDENT DESCHANE
 GLORIFIANT JAURES & SALUANT UNION NATIONALE CONTRE AGRESSION
 ETRANGERE AUX CRIS DE VIVE LA FRANCE ASSEMBLEE ORDONNA AFFICHA
 DISCOURS DE SON PRESIDE LECTURE PAS PRESIDE DU CONSEIL DU
 MESSAGE DU CHEF DE L ETAT ACCUEILLIE PAR APPLAUDISSEMENTS
 UNANIMES & REPETES PARTICULIEREMENT VIBRANTS AUX PASSAGES
 STIGMATISANT VIOLATIONS SUCCESSIVES NEUTRALITES CONVISES PAR

Indications de réception | **Telegramme** | Indications de transmission
 ALLEMAGNE & DECLARANT CONFIANCE & ADMIRATION POUR ARMEE & MARINE
 NATIONALES DECLARATION MINISTERIELLE ECOUTEE COMME PAGE D HISTOI
 LONGUE OVATION A PRESIDENT DU CONSEIL QUI SOULEVE NOUVEL &
 SPLENDIDE ENTHOUSIASME DE LA CHAMBRE LORSQU IL SALUE PEUPLES
 AMIS & ALLIES & AFFIRME ROLE GLORIEUX DE LA FRANCE DE COMBATTRE
 ENCORE POUR DROIT & LIBERTE MENACEE DANS EUROPE ENTIERE PAR
 DUPLICITE & VIOLENCES GERMANIQUES BEVE ENTHOUSIASME « AU SENAT
 LA LECTURE MESSAGE PRESIDENT REPUBLIQUE & DECLARATION
 GOUVERNEMENTALE - VOTE UNANIME DANS LES DEUX ASSEMBLEES DES
 PROJETS DE LOI NECESSITES PAR ETAT DE GUERRE - SEANCES LEVEES
 DANS L UNE & L AUTRE CHAMBRE AU MILIEU CRIS DILLE FOIS REPETES

Indications de réception | **Telegramme** | Indications de transmission
 : VIVE LA FRANCE ! VIVE LA REPUBLIQUE ! NOTRE AMBASSADEUR A LONDRE
 A CAMBON TELEGRAPHIE AU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES A
 PARIS QUE LA MOBILISATION DE TOUTES LES FORCES METROPOLITAINES
 VAIENT D ETRE ORDONNEE = LES OPERATIONS DE NOTRE MOBILISATION
 SE POURSUIVENT DANS LE PLUS GRAND ORDRE & LE PLUS GRAND CALME -
 LES RESERVISTES ONT ACHIEVE DE REJOINIRE POUR LA PLUPART-L ETA
 MORAL EST EXCELLENT AUCUN INCIDENT SUR NOTRE FRONTIERE-DES
 RECONNAISSANCES DE CAVALERIE & TES PATROUILLES D INFANTERIE
 FRANCHISSENT PARTOUT NOTRE FRONTIERE UNE COMPAGNIE D INFANTERIE
 ALLEMANDE EST ENTREE A JOELF-HOVEDOURT ELLE A SACCAGE LE BUREAU

sonner le tocsin, ont égrené les sonneries du réveil.

En rentrant de mer, les matelots ont tout de suite ouvert les livrets militaires pour y repérer leur affectation.

Les ouvriers et les cultivateurs n'ont pas été les derniers à se soucier de leur départ. Il n'y a aucun incident d'aucune sorte à signaler, aucun cri discordant, mais le désir de toutes les populations bretonnes de regarder les nécessités en face et de demeurer dignes de la tradition et des qualités éminentes des ancêtres, professeurs d'exemples¹⁸...

« La France en état de siège », titre *La Dépêche de Brest* :

« Samedi soir, l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie.

Dimanche matin, ses uhlands, dont les vieux de la vieille qui furent combattants de 1870-1871 n'ont point oublié la silhouette épaisse, franchissaient la frontière française.

Et le sang a coulé.

Tandis qu'à la frontière russe des escarmouches marquaient l'ouverture des hostilités, les nôtres, frémissant à la vue de l'envahisseur, accomplissaient leur devoir et repoussaient avec vaillance plusieurs groupes ennemis.

La France est en état de siège.

Le Parlement est convoqué pour aujourd'hui.

La diplomatie est désormais impuissante à arrêter le fléau que l'Allemagne déchaîne sur l'Europe avec une criminelle inconscience.

L'Allemagne, a-t-on dit, ne nous pardonna jamais sa victoire d'il y a quarante-quatre ans. Au début de cette guerre, où le bon droit est de notre côté, nous avons l'espoir d'entendre bientôt l'Alsace-Lorraine acclamer l'armée française accourue pour la délivrer du joug des barbares et de voir nos chères provinces rentrer définitivement dans le giron de la mère-patrie.

La délivrance est proche, si tu le veux, soldat français... et, certes, ta volonté est ferme comme ton cœur est de bronze. Ce sera la revanche, la belle et noble revanche. Il la faut maintenant complète et définitive!¹⁹

Revanche, belle et noble revanche... et « train de plaisir » pour Berlin. Avant de déchanter, les hommes de troupe auront beaucoup chanté, dans la ferveur du départ... Le 2 août, les mobilisés du Morbihan pénétrèrent dans Vannes en chantant :

*Jamais les Prussiens n'viendront
 Manger la soupe en Bretagne ;
 Jamais les Prussiens n'viendront
 Manger la soup' des Bretons !...*²⁰

Télégrammes du Gouvernement au préfet des Côtes-du-Nord.

Branle-bas de combat

A Cherbourg la flotte française se prépare à appareiller.

« Dans la ville de Cherbourg, où déjà les réservistes convoqués isolément affluent nombreux, l'animation est intense. A l'intérieur de l'arsenal maritime règne une activité fébrile. Sur rade, vedettes légères et lourdes chaloupes, remorqueurs, citernes, chalands et bugalets sillonnent les eaux paisibles de la baie, sur laquelle s'étend lentement le grand manteau du soir.

La deuxième escadre légère est concentrée sur rade autour du croiseur amiral *la Marseillaise*, portant le pavillon étoilé du contre-amiral Rouyer. Ce n'est pas une force navale très puissante, mais une simple avant-garde de notre armée navale de Méditerranée. Elle comprend exactement : 5 croiseurs de 2^e classe, *Marseillaise*, *Gloire*, *Condé*, *Gueydon*, *Du-Petit-Thouars* ; 18 torpilleurs ; 12 sous-marins ; 2 avisos mouilleurs de mines ; aucun cuirassé, aucun croiseur de bataille.

Depuis deux jours l'escadre est prête. Pour elle, en effet, armée dès le temps de paix, les opérations de mobilisation n'existent pas. Le principe maritime est scrupuleusement appliqué. Dans tous les cas graves, cette escadre doit être prête non pas à l'heure H, mais immédiatement.

L'amiral Rouyer, chef éminent, énergique, nerveux, au coup d'œil rapide, à la décision prompte comme l'éclair, la commande. Sachant ses vaisseaux prêts et le moral de ses marins très haut, l'amiral attend, grave et calme, l'ordre de Paris, qui, d'une minute à l'autre, va le lancer en mer avec ses croiseurs, ses torpilleurs, ses sous-marins.

Vers quelle destination ? Nul ne le sait encore !

La nuit est descendue sur la rade et sur la ville. A bord des bâtiments tout le monde veille. Des chants patriotiques, *La Marseillaise* et *Le Chant du départ*, s'élèvent dans le ciel et se répondent d'un navire à l'autre.

23 h. 30. — Un ordre laconique arrive de Paris.

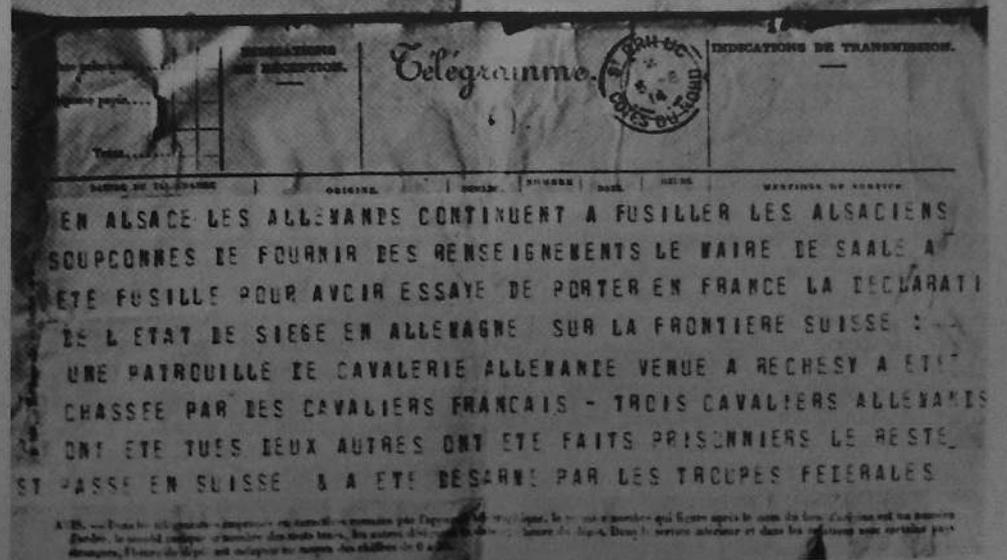
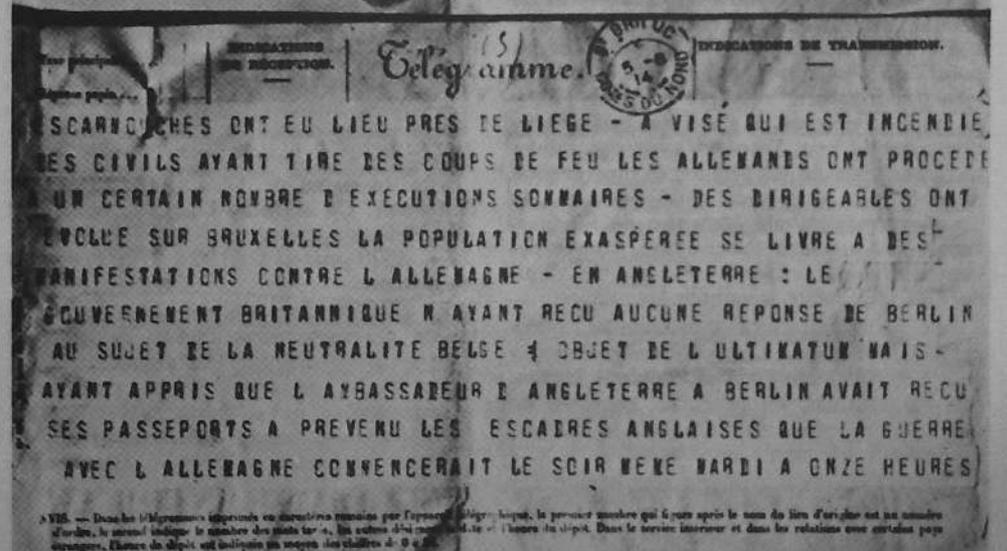
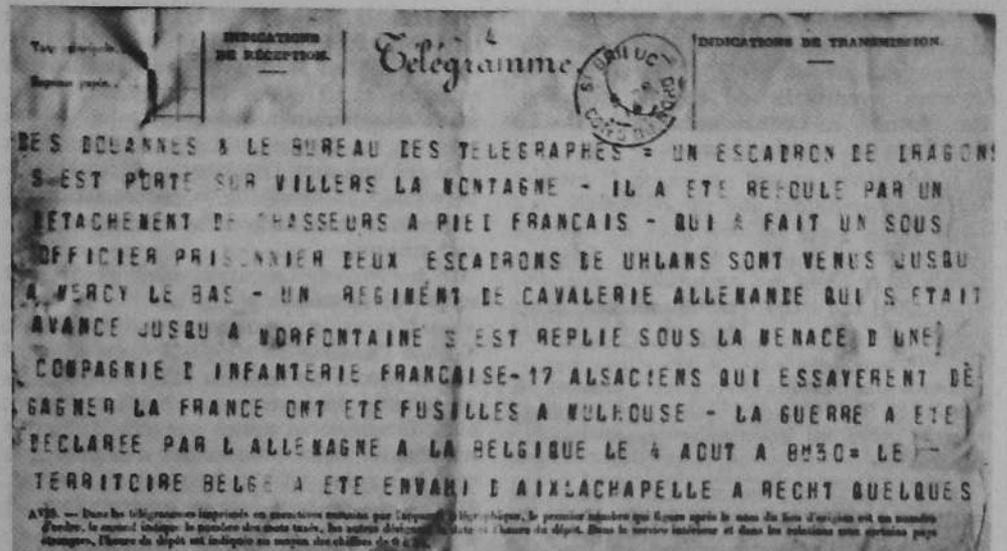
23 h. 30. — L'amiral signale : « Ordre à l'escadre d'appareiller immédiatement. Rassemblement en dehors des digues. »

Au milieu des hourras et des hymnes guerriers, les amarres sont larguées, les ancres relevées, les corps morts filés par le bout.

L'escadre est maintenant rassemblée, stoppée en haute mer. Les chants, les hourras ont cessé. Un lourd silence plane sur les navires, fantômes immobiles dans le mystère des ténèbres et des flots endormis.

Un signal s'allume au grand mât de *La Marseillaise* : Formation de combat n° 2. Route au nord 60 est. Prendre les dispositions prévues au mémorandum de combat, deuxième cas. Masquer tous les feux.

L'escadre, en un instant, a disparu dans la nuit.



Sur chaque bâtiment tout le monde a compris. Le memorandum de combat, document qui prévoit dès le temps de paix les diverses hypothèses de bataille possibles, les officiers le connaissent par cœur. Le deuxième cas est libellé ainsi :

L'Angleterre restant neutre, la 2^e escadre légère, ne comptant que sur elle-même, fait route sur le pas de Calais pour défendre le passage contre la flotte allemande. Sa principale force étant ses sous-marins, elle doit avant tout favoriser l'action de ces petits bâtiments contre les cuirassés et croiseurs ennemis.

Dans une rapide évocation, chacun, à bord des bâtiments français, juge la situation et voit les conditions de la bataille prochaine.

L'Angleterre est neutre. La France est seule avec la Russie et la Serbie !

La flotte allemande qui est en mer du Nord comprend 21 cuirassés, 5 croiseurs de bataille, de nombreux croiseurs et torpilleurs. Etant donné le goût de nos ennemis pour les offensives rapides, cette flotte ne sera pas longue à s'élancer en mer. Elle y est déjà, sans doute. Il s'agit non pas de l'arrêter, on ne peut l'espérer avec nos faibles moyens, mais de lui infliger le plus de mal possible, afin que, dans quelques jours, la grande armée navale française de Méditerranée, qui arrive à toute allure, trouve devant elle une *Hochseeflotten* ébranlée, diminuée et plus facile à vaincre.

Nos 12 sous-marins constituant notre principale force, tous les autres navires, croiseurs, torpilleurs et avisos, devront s'efforcer, en refoulant les éclaireurs ennemis, de conduire les sous-marins français au contact des grands bâtiments allemands.

Chaque marin a compris son devoir. Ce que la France demande à sa 2^e escadre, c'est le grand sacrifice jusqu'au dernier navire, au dernier matelot. Mais un sacrifice utile, chèrement payé par l'ennemi.

L'escadre a pris sa formation de route, les officiers contrôlent les dispositions de combat. Personne ne songe à prendre un instant de repos.

2 août 1914. — Le jour se lève radieux. La Manche, d'habitude si tourmentée, est calme comme un lac. Un soleil flamboyant s'élève lentement dans un ciel aussi pur que celui de la Grèce en un beau jour d'été.

O surprise ! pas un navire en vue, pas la moindre fumée à l'horizon lointain ! Les navires de commerce, même neutres, sont restés au port, prudents, méfiants ! Cette journée du 2 août 1914, première du grand drame qui va voir s'entr'égorgier 500 millions d'hommes, se déroule dans une apothéose de splendeur et de paix. »

Le lendemain 2 août l'escadre gagne le pas de Calais et prend sa position de combat. L'amiral Rouyer détache le *Gueydon* en avant-garde à 10 milles dans l'est.

« L'avis *Pluton*, que j'ai l'honneur de commander, raconte le capitaine de vaisseau Rebel, est alors envoyé en avant-garde extrême, à 10 milles du *Gueydon*. Ainsi, selon toute vraisemblance, c'est lui qui, le premier, va découvrir et signaler l'ennemi ; c'est lui qui aura l'honneur de tirer le premier coup de canon de la guerre sur mer !

Pendant trois longues heures, pas un navire en vue.

9 h. 15. — Un appel clair et vibrant tombe de la mâture :

— Navire de guerre en vue dans l'est.

C'est l'homme de vigie qui, dans son nid de pie perché au haut du mât, a d'un coup de lunette découvert sur l'horizon légèrement brumeux un mince panache de fumée surmontant deux moustaches d'écume, une coque à peine visible, basse et de couleur grise. Cela ne peut être qu'un torpilleur. Il vient sur nous à grande vitesse.

Est-ce un allemand ? un russe ? Mystère.

A bord du *Pluton* le clairon a sonné le branle-bas de combat. Les canons de 75 millimètres semi-automatiques sont pointés. Le télémétriste crie les distances :

— 9800 mètres ; 9200 ; 8700.

Nos pièces portent à 7500 mètres seulement.

Vite un signal de T.S.F. à l'amiral pour l'informer. Un autre au *Gueydon* pour qu'il vienne nous appuyer.

— 8500 mètres ; 8100 ; 7700 ! crie le télémétriste.

Le pavillon du torpilleur est encore mal visible. On distingue seulement qu'il est « à fond blanc », comme l'allemand, qui est blanc avec une croix noire, mais aussi comme le russe qui est blanc avec une croix de Saint-André bleue. Du pavillon anglais il n'est pas question, puisque l'Angleterre est neutre.

— 7600 mètres ! crie le télémétriste.

La coque du torpilleur est bien visible. Nous pourrions tirer. Que faire ?... Avant tout, éviter une erreur. Une méprise serait déplorable comme prélude de guerre !

Les pointeurs tournent leurs yeux vers la passerelle pour un reproche muet. Leurs mains caressent nerveusement les cordons tire-feu. Qu'attend le commandant pour crier : « Ouvrez le feu » ?

A pleine voix je lance l'ordre qui s'impose :

— Les culasses ouvertes. Ne chargez que sur ordre !

Vingt secondes d'un silence de mort. Les cœurs s'arrêtent. « Un ange passe dans les nues », pensent nos Bretons.

Soudain, lancé par une voix de stentor, un cri tombe du ciel : « C'est un anglais ! »

La vigie a hurlé son appel, comme si le brave garçon, voyant les pièces prêtes à tirer, redoutait l'affreuse méprise possible.

— Repos aux pièces. Les culasses ouvertes, commandai-je.

Le bâtiment anglais est maintenant très

net. C'est un beau torpilleur moderne à la coque élancée, le *Sarracen*. Par l'effet de la grande vitesse, l'étrave tout entière apparaît hors de l'eau, dans un jaillissement d'écume bondissante. Il file au moins 35 nœuds. En un clin d'œil il est sur nous, stoppe le long du bord, bat en arrière à 20 nœuds et son commandant me crie au porte-voix :

— *Where is the French admiral, sir? Message for him from British admiral.*

Je réponds :

— *French admiral, twenty miles in South-West with his five cruisers.*

— *Thank you, sir.*

Et après une pause :

— *Oh! you are five cruisers to crush the german fleet. Oh!...*

Et le *Sarracen* disparaît à 35 nœuds.

Le brave commandant est évidemment surpris que les Français veuillent arrêter la *Hochseeflotten* avec de pareils moyens !

Que signifie tout cela ? L'Angleterre marcherait-elle avec nous ?

A bord du *Pluton* les visages s'éclairent. Tous les yeux sont braqués sur la passerelle, comme pour chercher auprès des officiers le mot de l'énigme, la confirmation de l'espoir entrevu.

— Bon signe, mes enfants ! Mais n'allons pas trop vite. Dans une demi-heure nous serons tous fixés.

Nous n'attendons que vingt minutes. L'amiral Rouyer, prévenu par nous, a fait la moitié du chemin à la rencontre du *Sarracen*. Bientôt il lance le signal :

Amiral à tous : ralliement général. Ouvrir le pli secret n° 13.

Je bondis à l'armoire aux documents secrets. D'une grosse enveloppe aux cachets cabalistiques j'extrais un petit volume jaune : *Code B. G. pour la coopération des flottes anglaises et françaises.*

Au même moment l'amiral signale :

Formation n° 1. Route au S 70 W.

Plus d'hésitation possible. C'est le premier cas du memorandum, qui prévoit que, si l'Angleterre est notre alliée, l'escadre française va défendre l'entrée de la Manche, entre Ouessant et le cap Lizard.

Alors, pendant quelques instants, mon cher *Pluton* n'est plus qu'un navire en délire ! Les marins crient leur joie comme de grands enfants, poussent de longs hurras, s'étreignent avec effusion. Le cauchemar de la mort immédiate, héroïque, acceptée de tous, mais en pleine ignorance, sans avoir rien vu de cette guerre de titans, disparaît tout à coup ! La guerre, on va la faire, certes, et jusqu'au dernier souffle. Mais on en verra quelque chose ; on assistera à de beaux combats, fièrement disputés, à de grandes batailles !

« Vive la France ! Vive la France ! Et vive l'Angleterre ! »

Forces en présence

De part et d'autre, chaque pays regroupe ses forces et rappelle ses réservistes. Des millions de fantassins font marche vers les lieux présumés de combats. Tandis que croisent les vaisseaux des marines ennemies, dont La Dépêche de Brest nous entretient.

« Dans le nord, notre rôle est plutôt défensif vis-à-vis de l'Allemagne, bien que nous puissions faire de la défensive-offensive dans certains cas, par exemple en envoyant nos sous-marins offensifs dans la mer du Nord ou en allant mouiller des mines sur la côte allemande de cette même mer ; car, pour ce qui est de la Baltique, le rayon d'action de nos sous-marins ou de nos mouilleurs de mines ne serait suffisant pour y aller que si nous avions la faculté de les ravitailler dans la péninsule scandinave ou dans les îles danoises ; or, nous ne l'avons pas, ces pays étant neutres.

C'est donc sur l'Angleterre, notre amie, que nous devons compter ; son intérêt nous répond de sa fidélité. Si l'Allemagne nous écrasait, dans dix ans elle aurait une marine capable de se mesurer avec celle de l'Angleterre et nous verrions les colonies anglaises tomber aux mains de l'Allemagne, comme les nôtres jadis, Indes, Canada, etc., tombèrent aux mains de l'Angleterre.

Ceci posé, examinons la situation de la marine anglaise vis-à-vis de sa rivale allemande.

L'Angleterre dispose dans le nord de

trois flottes, les *Home Fleets*, placées sous les ordres d'un commandant en chef.

La première flotte possède 4 escadres de ligne, armées en permanence, à effectif complet, 1 escadre de croiseurs de combat (*battle cruisers*), 3 escadres de croiseurs, 1 escadre de croiseurs légers, 4 flottilles de contre-torpilleurs, et 1 flottille de dragueurs de mines. Quelques répéteurs et bâtiments-ateliers sont rattachés aux escadres de ligne.

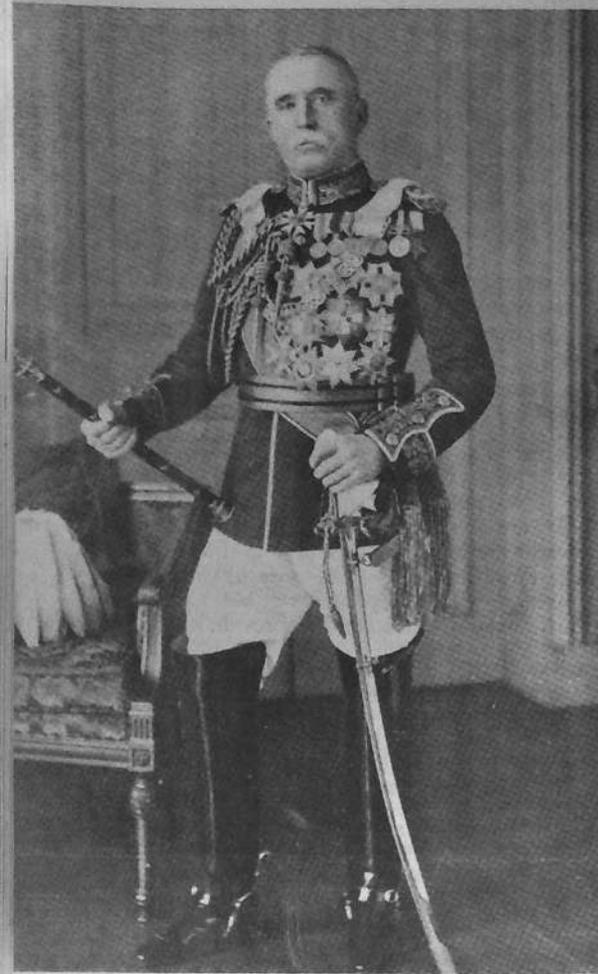
La deuxième flotte, armée à effectifs réduits, mais instantanément mobilisable avec le personnel des écoles et des dépôts, comprend 2 escadres de ligne avec leurs répéteurs, 2 escadres de croiseurs, 1 escadre de croiseurs légers et 1 escadre de mouilleurs de mines.

Quatre des 5 cuirassés de la sixième escadre sont affectés aux écoles de canonage et de torpilles.

La troisième flotte, armée avec des noyaux d'équipage et mobilisable seulement en faisant appel aux réserves, se compose de 2 escadres de ligne avec leurs répéteurs et 6 escadres de croiseurs, dont 5 seulement sont constituées. Huit croiseurs

La flotte anglaise





French
Kitchener



appartenant à cette flotte sont réunis en division d'instruction pour les apprentis-marins à Queenstown. En temps de paix, au point de vue administratif, la troisième flotte est placée sous le contrôle du vice-amiral commandant la troisième flotte.

Le commandant en chef de l'armée navale anglaise est l'amiral sir George Callaghan.

La première flotte, qui aura tout d'abord pour mission de détruire la flotte allemande, comprend : 28 cuirassés, dont 18 dreadnoughts et 10 prédreadnoughts ; 4 croiseurs de combat : *Lion, Princess-Royal, Queen-Mary, New-Zealand*, qui valent presque des cuirassés ; 11 croiseurs cuirassés de l'ordre de nos *Edgar-Quinet* ou de nos *Marseillaise*, et 84 contre-torpilleurs. Nous laissons de côté, pour abrégé, les petits croiseurs légers.

C'est cette flotte qui va non pas subir, mais infliger (si ce n'est déjà fait à l'heure ou paraîtront ces lignes), le premier choc à sa rivale. Voyons ce que celle-ci peut lui opposer comme première flotte.

Flotte allemande

La flotte de haute mer allemande est commandée par l'amiral von Ingenohl, qui a son pavillon sur le cuirassé hors rang *Friedrichder-Grosse* : première escadre (à Wilhelmshafen) : 8 cuirassés ; deuxième escadre (centre à Kiel) : 8 cuirassés ; troisième escadre (centre à Kiel) : 4 cuirassés. Total : 21 cuirassés, dont 13 dreadnoughts ; 3 croiseurs de combat : *Seydlitz, Moltke, Von-der-Tann* ; 7 ou 8 petits croiseurs ; 72 contre-torpilleurs. (Le croiseur de combat *Goeben* est dans la Méditerranée.)

A première vue, la différence numérique, bien que sensible, ne paraît pas énorme : 28 cuirassés contre 21 ; 4 battle-cruisers contre 3 ; 85 contre-torpilleurs contre 72. En réalité, la supériorité de la flotte anglaise est écrasante.

Il faut remarquer, en effet, que les Anglais ont 18 dreadnoughts contre 13. Mais dans ces 13 allemands, nous voyons 4 *Mas-sou*, qui n'ont que du 28 cm comme du 30,5 cm et les 8 plus récents du 34 cm, 30,5 cm. Du côté anglais, au contraire, sur les 18 dreadnoughts, les 10 plus anciens ont du 30,5 cm et les 8 plus récents du 24 cm, calibre que ne possède pas la flotte allemande. De même, les croiseurs de bataille allemands ont du 28 cm ; les anglais du 30,5 cm et du 34 cm. Pour les autres cuirassés non dreadnoughts, les 10 anglais sont des prédreadnoughts de 16 350 tonnes, armés de 4 canons de 305 mm et 4 de 24 cm, soit 8 gros calibres ; les 8 allemands sont de vieux cuirassés inférieurs à nos *Patrie*, armés seulement de 4 canons de 28 cm comme gros calibre. La flotte anglaise est donc nettement supérieure, avec l'appoint en plus des 11 croiseurs cuirassés qui ont bien leur valeur.

Si l'on passe aux deuxième et troisième

flottes correspondant aux formations de réserve allemandes, nous voyons pour l'Angleterre : deuxième flotte, 8 cuirassés de 15 000 tonnes, 5 cuirassés de 14 000 tonnes, 5 croiseurs cuirassés ; troisième flotte : 8 cuirassés de 15 000 tonnes, 6 de 13 000 tonnes, 6 croiseurs cuirassés. Soit, au total, 27 cuirassés et 11 croiseurs cuirassés. Pour l'Allemagne, 6 cuirassés seulement. C'est-à-dire qu'en admettant qu'après le premier choc les deux premières flottes soient également malades, il resterait à l'Angleterre 27 cuirassés contre 6 ; c'est-à-dire une écrasante supériorité. Et nous laissons de côté tous les bâtiments de moindre importance²².

Le 4 août, l'ambassadeur d'Allemagne informe Bruxelles qu'« à son plus vif regret » l'Allemagne se voit obligée de recourir à la force. Au même moment les premières troupes allemandes franchissent la frontière.

Dès l'invasion du sol belge, la France peut compter sur deux nouveaux alliés.

En effet, dans la nuit du 4 au 5 août, le Foreign Office publie la note suivante : « Par suite du rejet sommaire, par le gouvernement allemand, de la requête à lui adressée par le gouvernement de Sa Majesté réclamant l'assurance que la neutralité de la Belgique serait respectée... le gouvernement de Sa Majesté a déclaré au gouvernement allemand que l'état de guerre existait entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne à compter du 4 août, à 11 heures du soir. »

Depuis 1906, et surtout à partir de 1911, les états-majors français et britanniques sont parvenus à des conventions concernant le corps expéditionnaire lui-même et surtout la coordination de ses mouvements avec ceux de l'armée française.

Le 6 août, Asquith, Premier Ministre anglais et, depuis les événements d'Irlande, ministre de la Guerre, transmet la charge de ce dernier ministère à Kitchener, lequel, il est intéressant de le noter, s'était engagé en 1870 dans les rangs des mobiles des Côtes-du-Nord et avait combattu avec l'armée de Chanzy.

Aussitôt nommé, Lord Kitchener informe l'ambassade de France que les ordres pour les premiers transports de troupes en France avaient été donnés le 5 août au soir.

Malgré les accords préalables, quelques modifications interviendront cependant dans la composition et l'effectif du corps expéditionnaire britannique. En définitive, 118 000 hommes débarqueront initialement en France, répartis ainsi : 5 divisions d'infanterie, 1 de cavalerie et 2 brigades montées.

Cette armée, que Guillaume II disait « méprisable », est placée sous le commandement du field-maréchal Sir John French, auquel les instructions de son état-major garantissent une « complète indépendance » à l'égard des autres commandements alliés. Il trouve à sa disposition des soldats coura-

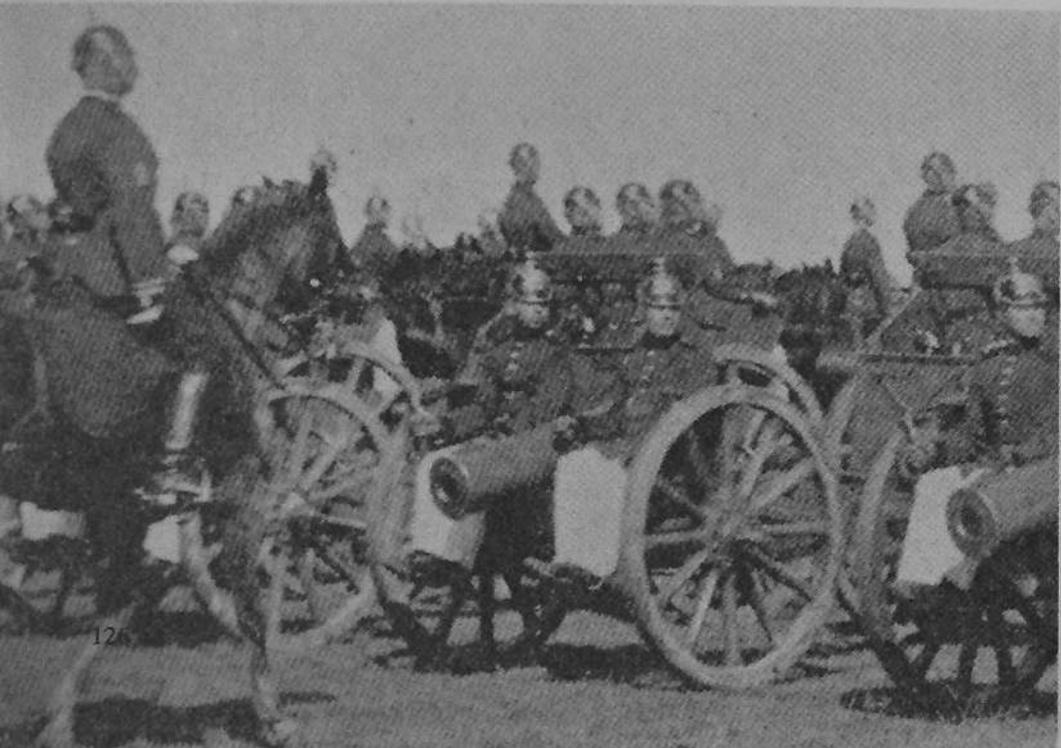




Recrues dans une rue de Londres.

Manifestation patriotique à Paris.

Batteries d'obusiers allemands.



geux et fort disciplinés, certes, mais, hélas ! plus préparés à une guerre coloniale.

Lord Kitchener ne pouvait encore envisager la possibilité d'un service militaire obligatoire qui ne pouvait s'accorder aux traditions nationales. Il détourna la difficulté en encourageant les engagements : 1 900 000 volontaires se mettent bientôt à la disposition de l'armée britannique auxquels il faut ajouter les contingents des Colonies, des Dominions et même de l'Inde.

Le réduit national

Le second nouvel allié de la France sera bien entendu le Belge. Malheureusement, il n'existe alors aucun plan de coordination entre l'armée belge et l'armée française, la Belgique ayant jugé qu'ouvrir des négociations à cet effet était contraire au principe de neutralité.

L'armée belge appose cependant quelque 170 000 hommes, soit 6 divisions d'Infanterie et une de cavalerie, dont le but premier est de protéger Anvers, déclaré « réduit national ».

Le manque de liaison, en ce début de campagne, entre Belges et Français, la fragilité de la coordination entre l'armée française et le corps expéditionnaire britannique, permettront aux Allemands, qui portent leur effort sur la Belgique et le nord de la France, de disloquer les plans des états-majors alliés.

C'est pourtant une belle armée que la France va opposer à la puissante ruée allemande. Quand la mobilisation s'achève, c'est-à-dire le 15 août 1914, l'état-major français dispose de 3 700 000 hommes, dont 800 000 appartiennent à l'armée active.

Environ 1 900 000 se verront affectés à des unités combattantes. Ces hommes sont répartis en 84 divisions d'infanterie, 10 divisions de cavalerie, 47 batteries d'artillerie lourde d'armée et 23 escadrilles d'aviation.

Le ministre de la Guerre, Messimy rappelle la plus grande partie des 170 000 hommes stationnés en Afrique du Nord, et câble à Lyautey : « Le sort du Maroc se réglera en Lorraine. »

« Heureux les chefs qui n'ont à guider que des volontés aussi ardentes », écrira de son côté Foch. Le moral du soldat français est en effet au plus haut.

« Le Père, le Fils et le Saint-Esprit »

En ce qui concerne l'armement, le soldat français dispose d'un fusil très efficace, le *lebel* et, bien sûr, du canon léger de 75 à tir rapide, que la plupart des chefs considèrent d'usage universel et que quelqu'un surnommait pour cette raison « le Père, le Fils et le Saint-Esprit ». L'artilleur Olivier Berthou, de Morlaix l'appelle plus familièrement « notre 75 » : « Chaque pièce comprend 6 conducteurs et 6 servants, sous les ordres d'un maréchal des logis et d'un brigadier. Aux conducteurs incombent la conduite des voitures et les soins à donner

Faïences Henriot de Quimper

aux chevaux. Les servants sont les artilleurs proprement dits. »

Grâce en particulier à sa légèreté, sa précision et sa rapidité, le fameux « lance-cigares » fit nombre de ravages dans les rangs allemands. « La terre et le ciel, ajoute Berthou, semblaient un immense brasier, où le râle des mourants et les cris des blessés étaient étouffés par le bruit ininterrompu de notre 75. »

En revanche, malgré les leçons des guerres balkaniques, notre armée manque de mitrailleuses, d'artillerie lourde, — 280 pièces contre 848 aux Allemands — et de munitions.

Quant aux quelques dirigeables et aux 160 avions divers dont elle dispose, ils ne sont que la timide expression d'une aviation encore balbutiante.

Il faut encore ajouter à ce potentiel militaire impressionnant l'apport de notre plus ancienne alliée, la Russie.

Ses ressources sont incroyables : 8 millions d'hommes seront appelés — sur 25 millions de mobilisables — pour former 90 divisions d'infanterie et 20 de cavalerie.

La Serbie enfin met sous le commandement du voïévode Putnik, 11 divisions d'hommes, modèles de courage et de ténacité.

En définitive, les puissances de l'Entente peuvent opposer à la ruée allemande, si l'on excepte les unités territoriales, 196 divisions d'infanterie et 34 divisions de cavalerie.

155 divisions d'infanterie, 21 divisions de cavalerie : telles sont les forces dont disposent le général comte Helmuth von Moltke et le feld-maréchal Conrad de Hoetzendorff.

Les 109 divisions d'infanterie et les 10 divisions de cavalerie allemandes forment une impressionnante mécanique de guerre, dont la discipline et les connaissances, la qualité et la supériorité de l'armement — surtout en mitrailleuses et en artillerie lourde (848 pièces) — compensent l'infériorité en matériel humain.

Cette qualité est également celle de l'armée austro-hongroise, qui ne dispose que d'un modeste effectif : 46 divisions d'infanterie, 11 de cavalerie. Deux faiblesses diminuent pourtant la puissance du personnel militaire de Hoetzendorff : sa médiocrité technique et surtout son manque de patriotisme austro-hongrois : la moitié de l'effectif est composée de soldats appartenant à des minorités nationales.

La supériorité en armement et en technique des Empires centraux s'équilibrera avec la supériorité numérique et navale des pays de l'Entente. Moltke pensait que tout serait terminé, selon son plan, en six semaines : le rapport des forces eût alors été déterminant. En revanche, Kitchener fait scandale en prévoyant une guerre longue, qui pourtant donnera au rapport des forces morales et économiques un rôle essentiel.



Le départ

Dans l'après-midi du 4 août, un message de Poincaré, président de la République, est lu à la Chambre. Il paraîtra le lendemain dans tous les journaux, répandant ainsi la formule célèbre de l'Union sacrée.

« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique. Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée. Elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre. Et, déjà, de tous les points du monde civilisé, viennent à elle les sympathies et les vœux, car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'Univers, la liberté, la justice et la raison.

Haut les cœurs et vive la France ! »

A la Chambre

Hier après-midi, à 3 heures, raconte Maurice Barrès le gouvernement va expliquer aux Chambres l'agression sauvage de l'Allemagne et les moyens d'y faire face.

Dans un silence complet, seulement troublé par les chut ! chut ! où par inter-

valles, d'instinct, l'Assemblée s'impose à elle-même sa discipline, les députés, sans hâte, avec la plus naturelle solennité, commandée par le fond des âmes, viennent s'asseoir de gradin en gradin à leurs places.

Le président se lève, prononce d'abord à voix très basse quelques mots, des mots pour débrouiller d'indifférentes formalités, puis d'une voix haute :

— Dans les graves circonstances...

C'est l'éloge funèbre de Jaurès qui commence. Tous debout. On salue le mort, on salue l'idée même de la mort qui va planer sur cette séance sans affaiblir nul cœur.

Et, dans cette grande page oratoire de Deschanel, se déroulent les mots de notre liturgie nationale officielle depuis un siècle : « La Justice sociale, la Fraternité humaine, la Conscience humaine. » Puis voici l'appel : « Du cercueil de cet homme sort une pensée d'union ; de ses lèvres glacées, un cri d'espérance. » (*Salve d'applaudissements.*) Le terrain est déblayé. Tout est prêt, tout éclate. Nous savions qu'il n'y aurait pas, aujourd'hui, une seule divergence entre nous ; mais elle dépasse nos espérances, cette prodigieuse union de nos esprits et de nos cœurs.

Maintenant, un intervalle de silence et

d'immobilité. Le président du Conseil, « retenu par d'autres devoirs dans de telles circonstances... », n'est pas arrivé. On l'attend quelques minutes. Il entre. On acclame la France. Hier, ce Viviani, il était un partisan, un homme combattu ; aujourd'hui, nous ne voulons plus rien savoir, sinon qu'il est le gouvernement de la France, derrière lequel on se range.

Il nous lit d'abord l'émouvant message du Président de la République. Puis il expose au pays et à l'univers les causes de la guerre, les raisons de la France. Historique utile, indispensable, que vous lirez par ailleurs. Ce qu'il faudrait que je vous fisse sentir, et comment ? C'est l'accord de tous les partis, le rythme qui nous réunissait, notre bon vouloir enthousiaste et contenu, notre émotion grave, profonde, allègre de gens qui ont pris leur décision dans une vue claire du salut public. Avec une spontanéité admirable, toute faite d'intelligence et d'enthousiasme, cette Assemblée saisissait, soulignait, parachevait chaque intention des discours. Elle se leva d'un bond pour le salut à la Russie, pour le salut à l'Angleterre, pour le salut à l'Italie, pour le salut à la Serbie, pour le salut, le plus long de tous, le plus chargé d'amour, à nos frères d'Alsace-Lorraine...

Mais comment raconter cette séance ? J'en puis dire les faits. L'émotion patriotique dont nous étions, tous, bouleversés, je

Artillerie montée, en route vers le front.



ne saurais la saisir, la mettre sur ce panier. Le cœur en feu, le front tout raisonnable, nous avons été remplis d'une espérance que l'événement ne démentira pas, car à la minute où la France unanimement trouve un calme inconnu dans ses fièvres salvatrices, l'empereur allemand semble pris de démente.

La longue série des lois utiles à la défense nationale ayant été votée rapidement, sans débat, à l'unanimité, on s'en alla dans les couloirs attendre le vote du Sénat.

Tous disaient : « Quelle séance ! Elle dépasse les meilleurs rêves. Pas une fausse note ! Voilà où il faut juger ce pays. Tout le reste est simple écorchure sur la peau, un mal bien superficiel. Nous venons de vivre des heures inoubliables. Promettons-nous de ne plus jamais en perdre la leçon. »

Et moi, je répétais avec joie : « Le plus beau discours de la journée n'a pas été de Poincaré, de Deschanel, de Viviani, ces maîtres de la tribune. Que n'avez-vous entendu, ce matin, aux obsèques de Jaurès, boulevard Henri-Martin, la harangue de Jouhaux, de la Confédération générale du Travail ? »

Ah ! viennent-ils jusqu'à vous, Déroulède, au fond de votre tombe, les applaudissements de nos frères les socialistes acclamant l'heure des réparations dues au droit ?

« On ne voit jamais ce qu'on désire trop, disait parfois, à ses moments de mélancolie, Déroulède. Quand je serai mort il y aura la guerre. »

La plupart des pacifistes de naguère ne songent plus à s'opposer à l'entrée en campagne. Au meeting qui se tient à la salle Wagram, à Paris, Vaillant s'écrie :

« En présence de l'agression, les socialistes accompliront tout leur devoir. »

La *Bataille Syndicaliste* écrit :

« L'armée allemande a violé la neutralité du Luxembourg, neutralité garantie par le traité de Londres (1867), signé par la Prusse. La volonté de guerre de l'Allemagne est ainsi démontrée. »

Que les flots de sang qui ont commencé de couler sur les plaines de la Woëvre retombent sur la tête de Guillaume II et des pangermanistes ! »

En Loire-Atlantique, dans ces foules mues par un irrésistible entraînement, toutes les classes rivalisent de patriotisme, juge Emile Gabory. Les documents que nous avons sous les yeux en font foi : prêtres, instituteurs, bourgeois, ouvriers, paysans, tous comprennent l'obligation supérieure qui les déracine, le rôle magnifique que la Patrie leur confie, la grandeur des sacrifices possibles.

Les prêtres savent qu'il est permis de verser le sang pour défendre son pays ; aucun ne nie cette obligation contraire à l'obligation d'ordre général : tu ne tueras pas. Voici ce qu'écrit, en partant à la guerre, un jeune séminariste dont la mort sera superbe, l'abbé Yves de Joannis : « Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; mais je ne puis

« ne pas voir un grand péril pour l'Eglise et pour la France dans le colosse luthéro-kantien d'Allemagne. Je ne puis pas ne pas marcher en croisé et dresser mon camp non contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi. »

Les intellectuels, les travailleurs de l'esprit, les poètes, gens pacifiques de nature, partent en adressant à l'Allemagne des strophes vengeresses. Voici un passage de la première page d'un volume, *Les Coqs et les Vautours*, dont l'auteur, le sous-lieutenant d'artillerie Albert Granier, trouvera une mort glorieuse en avion, au cours d'un réglage de tir :

« Tout ! il faut tout laisser derrière nous ;
« — O nous, les butineurs d'Idées —
« Il faut tendre nos volontés,
« Vieux arcs depuis longtemps lassés,
« Et darder, darder la Haine.
« Haïr ! Haïr ! mot dur à l'âme !
« Haïr ! Il nous faut haïr !
« Haïr ! jusqu'à l'enthousiasme ! »

Oui, haïr ! Quel autre sentiment que la haine éprouver à l'égard de ceux qui veulent ignorer que la guerre elle-même a des lois ? Un barde amateur, bourrelier de son état, à Guérande, Adolphe Müller, sent l'indignation gronder en lui, et, mobilisé, il s'écrie :

« Dans la lutte où se heurtent les races,
« Au creuset infernal où se trempent les [cœurs,
« L'Allemand de la vie efface jusqu'aux [traces,
« Et l'Univers s'effraie en voyant ses fu- [reurs. »

L'enthousiasme exalte jeunes et vieux, les jeunes surtout. Un Nantais s'écrie, à son départ de Cholet : « Quel beau départ ! Des fleurs partout. Jamais je n'avais embrassé tant de Choletaises. Un enthousiasme indescriptible. Des hourras ! des Vive la France ! Si vous aviez vu ce départ, on aurait plutôt cru à notre libération. » Un Nazairien, Henri Legout, répond à sa mère qui voulait l'embrasser : « Non, mère, ne viens pas, je désire ne pas être influencé et conserver jusqu'au bout tout mon courage. » Il le conserva jusqu'à la mort. Un jour cet enfant, mortellement blessé, écrira : « J'avais donné mon corps à la France. »

Ils partent ainsi, bouillants, pleins d'entrain, parce qu'ils savent quel est l'agresseur. « Je suis très content de partir, mande Chu-pin à sa mère, et si j'y laisse ma peau, ce ne sera pas en lâche, mais en brave qui se sera battu jusqu'au bout pour vous défendre. » Il tiendra parole et y laissera sa peau, comme il le dit. »

A Brest, le Conseil municipal, réuni en séance extraordinaire, vote à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

« Considérant, après la déclaration de

guerre de l'Allemagne à la France, que le gouvernement français, fermement décidé à maintenir la paix européenne, avait employé à cet effet, à l'égard des autres puissances, tous les moyens de conciliation possibles ;

Considérant d'autre part que l'Allemagne, au mépris du droit des gens et en violation des traités internationaux concernant la neutralité des nations voisines, n'a pas hésité à occuper ces dernières militairement, dans le but évident de pouvoir envahir la France ;

Considérant qu'en agissant ainsi par agressions successives l'Allemagne s'est mise au ban des nations civilisées, et que la paix n'est possible désormais en Europe qu'à la condition de pouvoir arrêter les menées ambitieuses de l'empereur germanique et de son entourage ;

Estime qu'à un moment aussi grave pour la nation les dissensions politiques et les querelles de partis doivent disparaître pour faire place à l'union de tous les Français, et forme des vœux pour le succès de nos troupes chargées de défendre l'intégrité de notre territoire, et lève la séance au cri de : Vive la France ! Vive la République ! »

De son côté, *Le Clocher Breton* lance un appel à ses lecteurs :

« La tâche que nous avons entreprise ici depuis bientôt vingt ans se trouve en ce moment, et brusquement, dominée par une autre plus haute et plus grande : celle de la défense de la Patrie française, à qui, en 1914, comme toujours lorsqu'elle fut en danger, les Bretons restent inébranlablement fidèles. »

L'heure n'est plus à la littérature ni aux efforts, quels qu'ils soient, de décentralisation. L'heure est de combattre ou d'aider à combattre, pour la France, quoi qu'il advienne, chacun dans la mesure de ses moyens.

On peut être certain que les Bretons s'efforceront d'être les premiers en cette tâche, et nous aimons à espérer, en Bretagne, sans forfanterie, sans orgueil déplacé, qu'ils y parviendront, comme ils y sont déjà parvenus plus d'une fois...

Ce n'est plus guère le moment de penser à ce à quoi nous pensions auparavant. Et cependant, il serait bon de pouvoir maintenir, même en cet ouragan déchaîné, le drapeau breton de fraternité, d'art et de paix, là où il fut jusqu'à présent solidement planté.

Dans la lutte qui s'ouvre, nous, Bretons, avons la joie de voir à nos côtés nos amis de Galles, d'Ecosse et d'Irlande, et tous les étendards de la Grande-Bretagne unis aux nôtres. Avec la courageuse et loyale Belgique, c'est tout le monde celtique qui, sans tergiverser, forme bloc autour de la France, porte-drapeau de l'Occident libre.

Vive la France ! »

Union sacrée... Viviani se félicite de voir « tous les partis d'aujourd'hui confondus dans la religion de la patrie » et dans son



Territoriaux gardant les voies

A Audierne



ministère remanié, prend Millerand à la Guerre, avec Delcassé, Sembat, Albert Thomas, Jules Guesde...

Le gouvernement décide de suspendre l'application du décret relatif aux congrégations et renonce à arrêter les meneurs politiques ou syndicaux réputés dangereux. Jouhaux, secrétaire de la C.G.T., se retrouvera aux côtés de Maurras et du préfet de police Lépine dans le « Comité de secours national »...

Premier effet de la déclaration de guerre : la disparition du numéraire.

Effervescence

« Aux premiers bruits de la guerre, partout l'argent s'est écrit des environs de Lannion, Charles Le Goffic ; mais la panique s'est particulièrement fait sentir dans les campagnes, et quelque effervescence en résulte chez les femmes de la classe ouvrière, qui accusent les paysans de spéculer sur les malheurs publics. « Ils sont trop riches. C'est indigne ! entend-on dire. On va les dresser ! » De fait, le jeudi suivant, jour de foire, à peine les fermières rendues au Marhallac'h, où se tient le marché volant, une bande de mégères se rue sur elles au cri de : « Le beurre à dix sous la livre ! Les œufs à deux pour un sou !... » En un clin d'œil, les paniers sont dévalisés, les fermières en fuite. Razzia complète. La police, suivant son habitude, intervient trop tard. Mais les campagnes sont furieuses : plutôt que de s'exposer à de nouvelles avanies, elles resteront chez elles et consommeront leurs produits. Nous voilà menacés de la famine. Il faut aviser ; la municipalité se réunit d'urgence et décide de taxer à un prix « raisonnable » les denrées de première nécessité : les œufs à 0 F 60 la douzaine, le beurre à 1 franc la livre, le lait à 4 sous le litre. Ce sont encore, pour l'instant, des prix suffisamment rémunérateurs. La paix est rétablie. Il n'y a pas qu'ici qu'elle ait été troublée. Dans plusieurs localités environnantes, à Paimpol et à Tréguier, notamment, presque à la même heure, des bagarres semblables éclataient ; les fermières houspillées devaient céder leurs denrées aux mêmes prix dérisoires. On ne s'était pourtant pas donné le mot. Phénomène d'anarchie spontanée, dirait Taine²⁵... »

La banque de France met bien en circulation de nouvelles coupures de 20 francs et de 5 francs. Mais l'opinion ne s'en rassure pas pour autant.

« Le bruit s'est accrédité, on ne sait comment, qu'en cas de guerre les billets de banque n'auraient plus cours, si bien que, sur les marchés de la région, nombre de cultivateurs voulaient être payés en numéraire, rapporte *La Résistance*. C'est là un bruit erroné et antipatriotique, contre lequel il importe de réagir.

Il faut en effet se rappeler que si la situation européenne venait à s'aggraver, il y au-

rait pour la France un intérêt vital à garder son numéraire.

Si à l'heure actuelle les banques rembourseraient tous les billets en circulation, on peut être certain que les étrangers se hâteraient de rafler l'or et l'argent français pour en faire profiter leur pays. C'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

Le devoir de tout bon Français est donc de continuer comme par le passé de se servir pour sa transaction de billets de la Banque de France, dont la valeur est garantie par l'encaisse métallique de cet établissement national.

On peut être persuadé que, quoi qu'il arrive, ces billets conserveront leur valeur intégrale, et il est, par suite, de la plus élémentaire prudence de se mettre en garde contre les personnes qui voudraient profiter de l'occasion pour faire de la spéculation²⁶.

Ou pour se prémunir contre tout risque de pénurie...

Et pourtant ! La Bretagne, quant à elle, ne risquait guère. D'ailleurs les administrations faisaient déjà le nécessaire, ainsi à Nantes où, dès le 6 août, après avoir obtenu la livraison de 600 culasses de farine par les Moulins Nantais, les autorités constituaient une réserve de plus de 400 000 kilos — logée d'abord dans l'École des Beaux-Arts et sous le péristyle du Théâtre Graslin²⁷.

« Nous sommes autorisés à démentir les bruits qui courent relativement à la pénurie de charbons et de blés qui pourrait se produire dans le département », assure bien *Le Petit Phare*²⁸ ; le prix des denrées n'en monte pas moins.

Affolement ?

« C'est ainsi que certaines maisons d'alimentation et certaines marchandes ont relevé le prix de la pomme de terre, en deux jours, de 15 centimes à 40, puis à 60. Toutes les autres denrées qu'elles détiennent ont subi une hausse qui pour être moindre — et c'est fort heureux — n'en est pas moins sensible...

L'augmentation du prix des denrées ne se justifie autrement que par l'appât d'un gain exagéré.

Par ailleurs, nous voyons en plusieurs endroits la foule se presser aux abords des épiceries pour s'approvisionner hâtivement, comme si les vivres allaient manquer.

Rien ne justifie cet affolement²⁹...

A l'autre bout de la Bretagne, *La Résistance* devait noter quelques jours plus tard : « Cette augmentation toute momentanée du prix des denrées était due surtout au fait que nombre d'habitants entassaient de vastes provisions, tout comme si Morlaix eût été à la veille de soutenir un siège ! On est revenu à des conceptions plus rationnelles du contrecoup possible de la guerre dans nos contrées : les anomalies signalées à ce point de vue ont tôt disparu, grâce aux énergiques observations du sous-préfet, du maire et du commissaire de police³⁰. »

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT

AUX

Habitants des Campagnes

La Guerre a été déchaînée par l'Allemagne, malgré les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre pour maintenir la paix.

A l'appel de la Patrie, vos pères, vos fils et vos maris se sont levés et demain ils auront relevé le défi.

Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus ; la moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche.

Au nom du Gouvernement de la République, au nom de la Nation toute entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance et celle des enfants que leur âge seul et non leur courage dérobe au combat. Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes et terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine.

Vous ne pouvez pas rendre à la Patrie un plus grand service.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour Elle, que je m'adresse à votre cœur. Il faut sauvegarder votre subsistance, l'approvisionnement des populations urbaines, et surtout l'approvisionnement de ceux qui dépendent à la frontière, avec l'indépendance du pays, la Civilisation et le Droit.

Debout donc ! Femmes françaises ! Jeunes enfants ! Filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le Champ de Travail ceux qui sont sur les Champs de Bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés. Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays ! Debout à l'action et au labeur ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde !

Vive la République ! Vive la France !

Pour le Gouvernement de la République,

Le Président du Conseil des Ministres,

RENÉ VIVIANI.



Allemands s'embarquant pour le front

Les autorités constituées ne manquent pas en effet d'adresser aux commerçants des avertissements :

« Le prix des marchandises ou des denrées alimentaires aurait été haussé, dans certaines communes, par suite de moyens frauduleux.

Le vice-amiral, préfet maritime, gouverneur de la place de Brest, croit donc devoir rappeler qu'aux termes des articles 419 et 420 du Code pénal, tous ceux qui, par des voies ou des moyens frauduleux quelconques, auront opéré la hausse ou la baisse du prix des denrées ou marchandises au-dessus ou au-dessous des prix qu'aurait déterminés la concurrence naturelle et libre du commerce, seront passibles d'un emprisonnement d'un mois au moins et d'un an au plus, et d'une amende de 500 à 10 000 francs.

La peine sera d'un emprisonnement de deux mois à deux ans, et d'une amende de 1 000 à 20 000 francs, si ces manœuvres ont été pratiquées sur les grains, farines, pain, vin ou toute autre boisson³¹. »

A Rennes, la Commission départementale d'alimentation civile décide que tous les commerçants et les industriels qui se livrent à des actes d'accaparement ou à des exagérations de prix seront déferés à l'autorité militaire et traduits en conseil de guerre³².

Tandis que les commerçants protestent de leurs sentiments patriotiques et rabaisissent les prix s'ils les avaient montés, ou défendent leur réputation par voie de presse. « M. Pierre Rams, boulanger à Morlaix, assure qu'il n'a pas augmenté le prix de son

pain et prévient le public qu'il poursuivra ses colportateurs³³. »

Peur de numéraire, hausse du prix des denrées, stockage des produits essentiels, réquisition aussi des voitures, des chevaux. Suivons cette dernière, à Lannion, avec Charles Le Goffic.

Réquisition

« La réquisition des chevaux a commencé. Sur le quai d'Aiguillon, dans l'enceinte du « bal champêtre », les bêtes sont parquées ; elles entrent par le dérisoire portique dressé pour la fête locale qui devait avoir lieu hier et aujourd'hui et dont un « papillon » bleu, collé en diagonale sur le programme des réjouissances, annonce la remise *sine die*. Un gendarme appelle les chevaux par leur numéro d'inscription ; le vétérinaire les examine avec soin, renvoie les invalides et les poulinières, retient les autres, dont le matricule est peint au balai sur l'épaulé, puis qu'on estampille au fer rouge sur la corne d'un sabot. Et, l'opération terminée, bêtes et gens prennent la direction de Guingamp ou de Fougères. Leur file s'allonge par les rues escarpées de la ville haute. Quatre jours durant, il en passa ainsi qui faisaient la plus étrange cavalcade du monde, bêtes de tout poil, depuis cinq ans jusqu'à quinze, lourdes et légères, tantôt conduites à la main, tantôt montées à cru par des cavaliers appartenant eux-mêmes à toutes les classes de la société rurale, du grand éleveur au petit fermier et au valet décurie³⁴. »

Privés de leurs montures ou de leurs voitures, les Bretons usent des chevaux réfor-

més ou voitures refusées par l'autorité militaire. Non sans peine d'ailleurs, puisque le sauf-conduit est maintenant nécessaire, que par ailleurs les trains sont bondés de soldats partant pour le front.

Sauf-conduits et sentinelles...

« On ne peut plus faire un pas hors de la ville sans sauf-conduit, raconte Charles Le Goffic. Et il faut avoir soin d'être de retour pour 6 heures du soir : la circulation, à partir de cette heure-là, est interdite sur les routes, et non seulement aux voitures, mais aux piétons. Les campagnes prennent si bien à la lettre l'ordonnance préfectorale que toutes les maisons et jusqu'aux fermes les plus isolées sont closes à 6 heures tapant : il n'y a pas une âme dehors après l'*Angelus* dont la sonnerie, dans tous les bourgs, a été avancée pour la circonstance. Cependant on est en août ; les cavales du soleil ont encore un bon bout de course à fournir, et c'est une chose impressionnante que ce silence universel qui s'établit brusquement deux heures avant la chute du jour, comme si la vie avait déteint tout à coup notre planète.

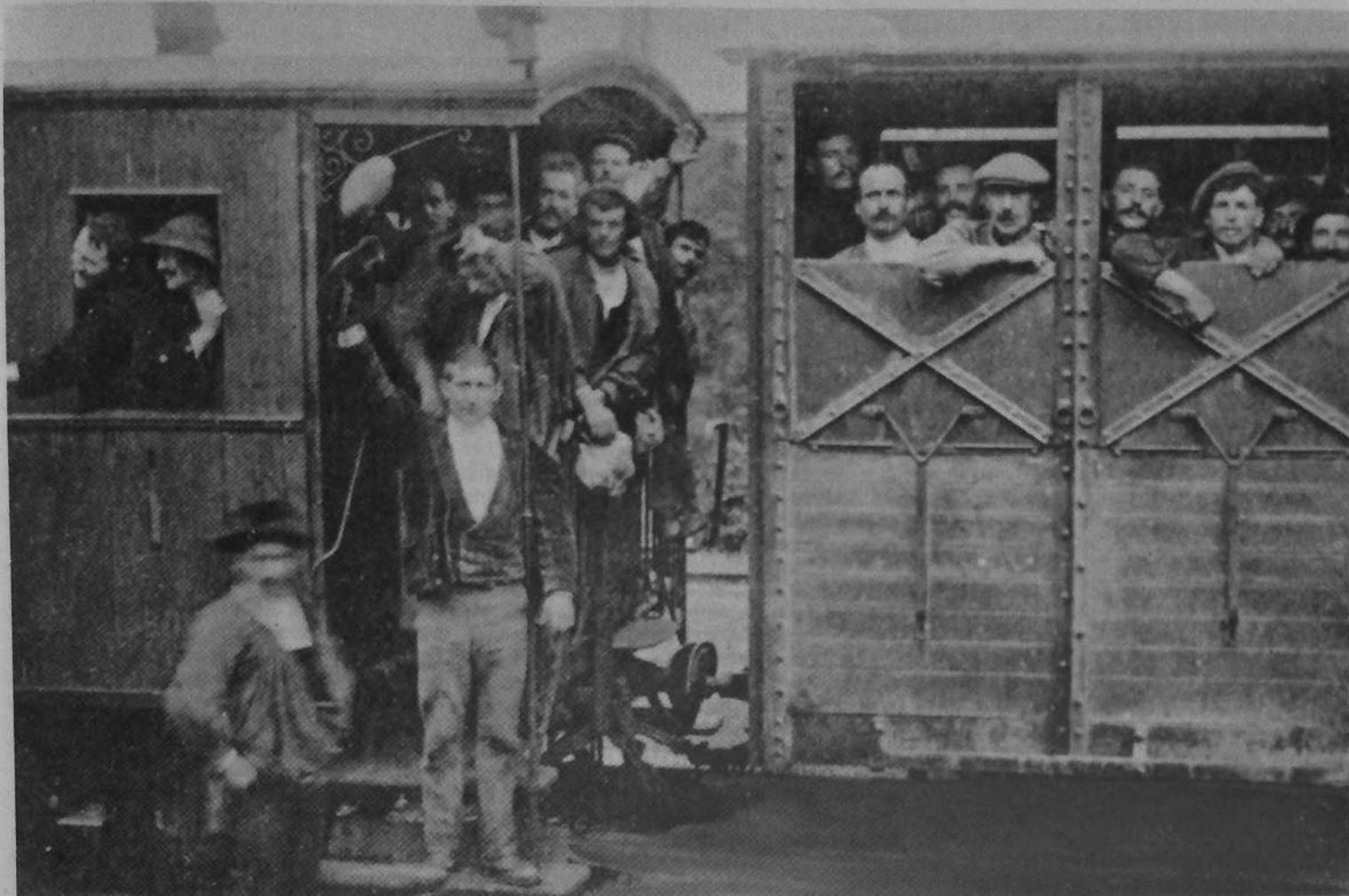
A l'entrée de certains villages, pour plus de précautions, les municipalités font tendre des chaînes. Même aux heures où la circulation est permise, on est dévisagé, suivi sur la route par de longs regards soupçonneux : tant d'espions rôdent par ici !

Aux abords des passages à niveau, près des ponts de chemin de fer, la circulation devient particulièrement dangereuse : tous les travaux d'art sont gardés le long de la ligne ; les sentinelles ont pour consigne de faire feu sur tout véhicule qui ne stoppe pas à cinquante mètres de la voie. Par ignorance, au début de la mobilisation, et pour n'avoir pas obtempéré à l'ordre, l'automobile d'un de mes voisins de campagne, M. Bénéch, a essayé la fusillade du piéton d'infanterie qui garde le viaduc du Pantou : c'est miraculeux que lui-même n'ait pas été touché³⁵. »

La méfiance règne, en effet... On voit un Prussien à tous les coins de rue, un suppléant de Guillaume II chez ceux dont le nom a quelque consonance étrangère. Une vague d'espionnisme a déferlé sur la Bretagne. Charles Le Goffic, alors en Trégor, nous donnera le ton du moment...

Espionnisme

« Entre Perros et Trégastel, comme par hasard, dans les auberges, les villas écartées, surtout dans les lies, à l'embouchure des rivières, à l'entree de ces petits fards sinuieux que ne défend aucune barrière et qui pénètrent jusqu'au cœur du pays, de pacifiques et benoîtes tribus d'Allemands étaient installées et vivaient dans la familiarité de nos pêcheurs et de nos douaniers. Rien qu'autour de Ploumanach, on comptait une douzaine de ces braves têtes de Boches à figure de pédagogue, aux lunettes



Bretons de Pleyben-Lennon s'embarquant pour le front

à branches dorées, chevauchant des nez qu'on aurait pu qualifier de doctoraux sans les fortes narines dont ils humaient voluptueusement l'air du large — ou l'odeur des carnages prochains. Et la terrible saillie des maxillaires, détendus par un sourire trop large et trop perpétuel pour n'être pas affecté, achevait de renseigner sur les intentions véritables, le secret état d'âme de ces fourriers de l'invasion, déguisés en *herren professoren*, voire en pasteurs de l'Eglise réformée...

Nous en sommes moralement sûrs aujourd'hui : escomptant la défection de l'Angleterre, l'Allemagne avait préparé un débarquement à Bréhat, dans le Trieux, la baie de Lannion et de Morlaix. Ces pacifiques « baigneurs » allemands, c'étaient les troupes de l'« avant-guerre », si persévèrement et si vainement dénoncées par Léon Daudet, les éclaireurs de la flotte et de l'armée d'occupation qui devait nous prendre à revers, investir Brest, Saint-Servan, Cherbourg et paralyser notre mobilisation sur tout son flanc occidental³⁶.

Quotidiens et hebdomadaires publient les nombreux démentis que leur envoient les étrangers installés en Bretagne ou les personnes au nom sonnante germanique...

« Actionnaires français sans aucune exception », « administrateurs et personnel exclusivement français », « directeurs nés français, de parents français, à Rennes ».

Tel bijoutier fait savoir qu'il est suisse, tel photographe qu'il est russe, tel directeur qu'il est belge.

Mais dans les rues se succèdent les incidents.

Un sujet autrichien ayant à Lannion « proféré des outrages envers l'armée et le gouvernement français » — dans les termes de *L'Ouest-Eclair* — se voit prendre à parti et ne doit son salut qu'à la preste intervention de la police, qui en profite pour l'arrêter...

Arrestation à Tinténiac d'un bossu, gardeur de vaches, soupçonné d'espionnage. « On a trouvé sur lui des pièces suspectes, assure *L'Ouest-Eclair* : « Le bossu aurait reconnu qu'il se livrait à l'espionnage pour le compte de l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, l'autorité militaire a jugé prudent de faire écrouer ce singulier individu à la prison civile, en attendant que son cas soit éclairci.

Ceux qui l'ont vu déclarent que ce mal bâti serait un simple d'esprit, néanmoins son arrestation a causé une certaine émotion dans la région³⁷.

A Saint-Malo, « arrestation d'un Turc germanophile », titre plus tard le même journal. Turc « dont les actes antifrançais avaient été signalés à l'autorité française.

Cet individu engagé pour la saison comme tzigane dans un orchestre de café, avait tenu des propos outrageants envers la France et son armée. Mis à la disposition du Parquet, ce Turc prussien a été aussitôt écroué³⁸.

Ici et là sont pris à parti des voyageurs dont l'apparence intrigue. Parfois, sinon souvent, l'espionnisme rend les Bretons nerveux... Ainsi à Rennes, où *L'Ouest-Eclair* rapporte l'incident :

« Hier soir, des soldats, baïonnette au canon et suivis d'une foule énorme qui manifestait bruyamment, criant : « A mort ! »

amenaient au poste central de police un jeune homme que l'on prétendait être un espion. En réalité, c'était un jeune homme de Tinténiac qui regagnait Paris, où il travaille³⁹.

A Morlaix, c'est une Luxembourgeoise qui passe pour espionne allemande, comme le sergent du 116^e régiment d'Infanterie qui, dans les termes de *L'Ouest-Eclair*, lui avait bien « communiqué le coup de foudre », mais non des renseignements stratégiques⁴⁰.

Quant aux « vrais » Allemands, l'autorité militaire d'une France en état de siège s'occupe d'eux. *L'Indépendance Bretonne* rapporte le « bruit qui court » : « ceux des Allemands habitant la région sont concentrés à Fougères sous la surveillance de l'autorité militaire... »

Tandis que « tous les touristes qui excursionnent à Bréhat ont reçu l'ordre d'avoir à quitter l'île immédiatement », l'île de Bréhat devant être occupée par les troupes⁴¹.

Des gardes civiques sont organisées, qui protégeront les foyers des maraudeurs et des... espions.

Gardes civiques

« Le maire de Vannes a l'honneur de faire connaître à ses concitoyens que, pour veiller au maintien du bon ordre, pour assurer la sécurité de tous les habitants et spécialement des femmes domiciliées dans des fermes isolées et dont les maris et les fils sont partis sous les drapeaux, pour aider également à l'accomplissement des devoirs nombreux qui incombent aux administrations municipales, le Gouvernement a dé-

cidé que dans chaque commune il serait constitué une garde civique, composée de volontaires, dégagés d'obligations militaires, et suffisamment valides pour remplir leurs fonctions ⁴². »

Le *Petit Phare* nous en explique l'organisation :

« Les gardes civils doivent être munis d'un revolver dont le prix leur est remboursé.

A ce moment, les gardes civils reçoivent comme insigne un brassard de couleur vert olive, portant le nom de la ville et un numéro d'ordre.

Depuis samedi matin (8) le service des gardes civils fonctionne à Nantes.

Nous les avons vus à l'entrée du pont Henry, revolver au côté, brassard au bras, la main armée du bâton blanc, assurant la régularité de la circulation des tramways et des voitures à cet endroit particulièrement difficile.

A Nantes les gardes civils ont été recrutés principalement parmi les retraités de la gendarmerie et de la police.

Ailleurs, à Saint-Sébastien, par exemple, c'est aux citoyens de bonne volonté qu'il a fallu faire appel et leur nombre ne manque point, ce qui montre que chacun a conscience de l'utilité du rôle que les gardes civils sont appelés à remplir, en l'absence des gendarmes mobilisés pour le service de la prévôté aux armées.

Le corps des gardes civils est constitué et fonctionne depuis plusieurs jours, donnant de nuit et de jour aux maraudeurs, de tout jeunes gens pour la plupart, une chasse sans merci.

Les maires des communes environnantes, qui se plaignent amèrement d'être mis en coupe réglée par ces maraudeurs, n'ont qu'à prendre modèle sur ce qui se passe à Saint-Sébastien ⁴³. »

La plupart des hommes valides étant en effet partis au front, dans les campagnes les femmes se retrouvent seules et, semblait-il, ces « maraudeurs » en profitent pour commettre des larcins et voies de fait.

Ces femmes ont déjà pourtant fort à faire, devant remplacer dans les champs et les granges les hommes mobilisés. Viviani lancera justement un appel aux femmes françaises — qui par erreur sera affiché en Loire-Inférieure sous le titre d'*Appel aux habitantes des campagnes* — pour les inviter à « remplacer sur les champs du travail ceux qui sont sur les champs de bataille ».

Les uns après les autres, en effet, les Bretons sont partis pour le front.

Le départ

« Lundi 3 août. — Le départ à Morlaix. 1 h. 1/2 du matin. — Sur la grand-place, les compagnies d'active sont massées. La foule les entoure. Et bientôt, sous les ordres du commandant Arnoux, le bataillon du 116^e s'ébranle. Les soldats marchent au pas de route, entourés, précédés, suivis d'une

foule enthousiaste. Aux fenêtres, des acclamations, des clameurs patriotiques. Par la Villeneuve, on gagne la gare des marchandises au chant, impressionnant à cette heure grave, de *La Marseillaise* et du *Chant des Girondins*.

« Mourir pour la patrie... »

... répète dans la nuit l'écho retentissant. On arrive. Les troupes s'embarquent au cri de « Vive le 116^e ! » Alors le commandant Arnoux remercie la population morlaisienne et la félicite de son noble patriotisme. Et il affirme, énergiquement, l'espoir que le 116^e ne rentrera dans ses casernes qu'après avoir « foutu une trempe » aux Allemands.

Une formidable ovation accueille les paroles du soldat. La foule trépigne et crie : « Vive le commandant ! » « Non ! riposte M. Arnoux. Criions tous... » Et l'on a déjà compris, et tous crient : « Vive la France ! »

A partir de 7 heures du matin commence la mobilisation générale.

Nous n'avons rien à en dire, nous n'avons le droit d'en rien dire, sinon que tout s'accomplit dans un ordre parfait.

Depuis lors, les trains militaires qui passent sur le viaduc sont salués, par les habitants stationnant place Thiers, Cornic, Emile-Souvestre, de vivats délirants...

Dans l'après-midi du lundi arrivent les premières nouvelles générales.

On parle d'une détenté... Et les mères se réjouissent... un peu, bien peu. S'il faut recommencer dans six mois !

Mais le mardi, la déclaration de guerre est annoncée.

Dès lors, nombre de femmes se rendent à la gare et restent là des journées entières, espérant apercevoir, dans les trains remontant, celui ou ceux des leurs qui vont à la frontière ⁴⁴. »

A Nantes « la plus vive animation règne dans les gares d'Orléans et de l'Etat.

Les territoriaux, convoqués individuellement en vue de la garde des voies ferrées et des ouvrages d'art, ont été habillés dans la soirée et ont pris leur service aussitôt. Leur habillement se compose d'un treillis, d'un bourgeron et d'un képi ; leur armement d'une épée-baïonnette et d'un fusil ; au bras droit, un brassard bleu porte un numéro d'ordre...

La foule des réservistes qui s'embarquent rejoindre leurs corps ne marque aucune turbulence ⁴⁵... »

« Les trains se succèdent sans interruption dans les deux sens...

Quand un train passe sur les quais, ce sont des acclamations sans fin. Les uns sont exclusivement composés de wagons à bestiaux, aménagés sommairement en vue du transport des mobilisés ; d'autres comportent des wagons de voyageurs et des wagons à bestiaux ; d'autres enfin des wagons de voyageurs exclusivement : wagons-couloirs et vieux wagons démodés voués à servir sur

les petites lignes où le trafic est sans profit, sont démocratiquement accouplés pour la circonstance, et cet accouplement n'est pas sans pittoresque !

L'accès aux quais d'embarquement de la gare d'Orléans, seule gare où fonctionne une commission militaire, est gardé par des militaires du 65^e d'Infanterie, baïonnette au canon ⁴⁶... »

A Lannion, « l'accès des quais étant interdit (l'autorité militaire n'a fait exception que pour le corps municipal et la musique), la foule s'est massée au dehors, le long des claires-voies. En se haussant sur la pointe du pied, on peut apercevoir les mobilisés qui embarquent. Bien que le tri des hommes n'ait pu être fait et que les mêmes fourgons servent aux marins et aux soldats de toutes armes, l'opération s'exécute avec le plus grand ordre, presque sans bruit. La foule aussi se tait ; mais elle regarde de tous ses yeux, de toute son âme. Il y a quelque chose de religieux dans ce silence observé des deux côtés avec un égal stoïcisme... Le chef de gare, qui s'est prodigué en l'occurrence et dont on ne saurait trop louer l'esprit d'organisation, jette un dernier coup d'œil sur la voie, s'assure que tout va bien et donne le signal du départ. Alors, mais alors seulement, toutes ces gorges, jusqu'alors contractées et muettes, se détendent, font littéralement explosion. Un grand cri de « Vive la France ! » secoue l'air, les bras trépident, les mouchoirs répondent aux képis et aux bérêts brandis à toutes les brèches des fourgons ; la musique municipale attaque *La Marseillaise* ; le train démarre dans un tourbillon d'effervescence patriotique et de fumée.

C'est fini... La foule se disloque. Quelques désœuvrés restent là encore, sans savoir pourquoi, comme s'ils attendaient quelque chose — et, parmi eux, une grande femme aux traits graves, debout près de la barrière : ses yeux gelés, dans son masque impassible, continuent à regarder fixement la voie. Elle porte le costume noir des paysannes du Trégor ; elle est si belle de hautaine résignation qu'on la prendrait pour le symbole de sacrifice maternel. Sevestre se risque à lui demander :

— Vous avez un enfant parmi les mobilisés, madame ?

Elle répond, sans qu'une ligne de son visage ait bougé :

— J'en ai six ⁴⁷. »

A Rennes, le 24^e Dragons se met en route.

« C'est tout au bout de la plaine Saint-Héliér, près du pont Villebois-Mareuil. Le jour pointe. Il est 4 h. 1/4. A 4 h. 28 exactement, l'état-major et le premier escadron du 24^e régiment de Dragons vont quitter Rennes pour aller là-bas défendre la France. L'embarquement des chevaux et du matériel s'est effectué avec un ordre parfait et une rapidité surprenante. Les hommes sont installés, impatients de se mettre en route.

Sur le quai, un groupe d'officiers, entouré

rés de leurs familles, des dames, des jeunes filles, des enfants...

Un coup de sifflet. La minute décisive approche. Calmes, les officiers embrassent femmes et enfants, précisant quelques recommandations, comme chacun fait lorsqu'il part pour un voyage de quelques semaines.

Un dernier coup de trompette. Tout le monde est installé...

Montre en main, le chef de gare agite le bras. Le train s'ébranle. De chaque wagon, un cri s'élève, immense, joyeux : « Au revoir ! »

« Vive la France ! » Telle est la réponse de ceux qui restent. Derrière la barrière qui sert de clôture à la voie ferrée, un groupe important se masse, composé surtout de jeunes gens et de réservistes encore en civil. Groupe enthousiaste, heureux de saluer les premiers frères d'armes qui s'en vont de Rennes.

— On va vous rejoindre ! lance une voix sonore. Et on leur cassera la figure !

Un autre :

— Préparez-nous la choucroute en arrivant !

Le train disparaît, cependant que chapeaux et mouchoirs s'agitent et que, du quai, l'on acclame l'armée et la France. Profondément émues en cette minute solennelle où elles quittent des êtres chers, les femmes, refoulant leurs larmes, viennent de se ressaisir et, courageuses, énergiques, elles regagnent la ville dans le jour qui se lève⁴⁸.

Le lendemain, départ d'artillerie. « Dans la matinée, la dixième batterie du 50^e régiment d'Artillerie a défilé, avec ses canons fleuris, dans les principales rues de la ville, se rendant à la gare. Les hommes, qui chantaient *La Marseillaise*, ont été acclamés à maintes reprises...

Vers 3 heures, d'autres batteries ont traversé la ville, non moins bien décorées, non moins gaies et résolues.

Dans l'après-midi, les premiers détachements du 241^e régiment d'Infanterie ont quitté Rennes. Ils s'étaient rassemblés sur le Champ de Mars où une foule nombreuse est venue les saluer et leur souhaiter bon voyage. Tous ces soldats partaient joyeux et pleins d'entrain. Un caporal réserviste, qui était blessé au pied et que les médecins militaires voulaient retenir pour le soigner, avait tenu absolument à suivre ses camarades. Et c'est en chaussons qu'il a gagné la gare, heureux de pouvoir aller sans retard à la frontière.

Le reste du régiment est parti dans la soirée et dans la nuit. Nos braves pioupioups portaient des fleurs au canon de leur fusil. Quelques-uns avaient même décoré leurs cartouchières⁴⁹.

A Ancenis, d'une fenêtre un homme regarde passer les trains...

« Le moral des troupes est excellent. Des fenêtres de mon cantonnement, je vois pas-

ser les trains qui emmènent le 11^e Corps à l'ennemi. Les hommes sont pleins d'entrain et chantent avec enthousiasme⁵⁰... »

Bien plus à l'ouest, sur l'autre rive de l'Atlantique, d'autres Bretons s'embarquent pour la guerre. Ainsi ceux des usines Michelin, à Miltown, dans le New Jersey, qui rejoindront la France sur le *Santa Anna*. En 1917, lorsque les Etats-Unis entrèrent dans la guerre, l'on vit, en Bretagne comme sur le front, des soldats en kaki qui parlaient le breton... Américains de nationalité, mais auxquels les parents bas-bretons émigrés avaient bien appris la langue des ancêtres⁵¹...

Dans quel esprit les Bretons partaient-ils à la guerre ? Songeons aux fleurs aux boutonnières, au « train de plaisir » marqué à la craie sur les wagons à bestiaux, aux ovations « patriotiques ». Mais aussi au sombre regard de certains que ne touchent guère ces emportements, aux larmes des femmes, aux ouvriers dispersés par les dragons et qui manifestaient contre la guerre. La vérité demanderait ici une très longue étude. Au moins faut-il dire l'esprit dans lequel les autorités voulaient voir partir les mobilisés de Bretagne, et citer donc cet exorde qui prélude à maints historiques de régiments bretons.

Et cependant Bretons...

« Depuis le jour où l'Autriche-Hongrie, guidée dans l'ombre par sa puissance alliée, l'Allemagne, avait jeté le masque et lancé un ultimatum éhonté à la Serbie, la vie nationale était haletante. Nos querelles intestines étaient comme apaisées. Un grand drame, qui avait, à un moment donné, agité vivement l'opinion, avait cessé de nous intéresser et avait même eu, de ce fait, un dénouement inattendu, et malheureux par ses conséquences. Tous les regards étaient fiévreusement tournés vers la frontière. Les poitrines étaient oppressées, et ce fut un immense soupir de soulagement pour tous les Français lorsque, dans l'après-midi du 1^{er} août 1914, fut affiché dans toutes les communes de France le décret de mobilisation générale.

Le lendemain, la mobilisation s'effectuait au milieu de l'allégresse générale, tant du sud au nord que de l'ouest à l'est. Et les Bretons, prenant une large part à l'enthousiasme de tous, affluaient vers les dépôts au chant de *La Marseillaise* et au cri de : « Vive la France ! »

Et cependant, Bretons, vous n'aviez pas été ravagés par cette pénétration pacifique de chaque jour où, sous l'œil bienveillant de rêveurs imbéciles, sous l'œil encourageant de traîtres ambitieux, de multiples agents d'espionnage de tous milieux, prenant figure de mercantis, vous inondaient de camelote allemande vendue à des prix tels que notre industrie nationale allait être contrainte d'éteindre ses foyers, de fermer ses ateliers

et ses portes et de faire chômer une grande partie de la population ouvrière.

— Car, ne l'oublions pas, si les Allemands étaient arrivés à concurrencer ainsi cette industrie, avec le secret espoir de la ruiner définitivement, c'était non seulement grâce à la clause de la nation la plus favorisée, clause à laquelle nous avons été obligés de souscrire en 1871, le couteau sous la gorge, et qui leur permettait d'importer en France leurs marchandises à prix extrêmement réduits, mais encore grâce aux primes d'exportation qui leur étaient consenties par leurs compagnies de transport par terre et par mer ; grâce aux fonds secrets de l'empire et à la cassette de l'empereur qui, véritable négociant lui-même, encourageait les industriels à accaparer les marchés du monde, pour le plus grand profit de la plus grande Allemagne ; grâce enfin à cet esprit de discipline des consommateurs allemands qui consentaient à payer les produits de leur industrie à un prix plus élevé que celui auquel ils étaient vendus à l'étranger, à seule fin de rétablir l'équilibre entre le manque à gagner en France et la part des bénéfices obtenus dans l'empire, n'ignorant pas que le jour où l'industrie allemande régnerait en maîtresse les tarifs seraient largement relevés.

Et non seulement par leurs agissements les Allemands avaient créé un chômage important parmi les ouvriers français, résultant de la mort d'une partie de notre industrie, mais encore ils avaient augmenté ce chômage en acceptant de travailler en France à des prix de famine, le complément qui leur était nécessaire pour leurs dépenses journalières leur étant versé au titre d'agents d'espionnage.

Bretons, si vous n'aviez pas été ravagés par la pénétration pacifique, vous n'aviez pas davantage à craindre que les vôtres, vos biens, vos églises, aient à subir les horreurs de l'invasion de cette meute aux appétits déchaînés et qui avait pour armes la pince-monseigneur, le poison, le poignard et la torche.

Votre vieux père n'était pas menacé d'être arraché violemment de son foyer et abattu comme un chien dans la rue.

Votre mère et votre épouse n'allaient pas être contraintes d'errer en guenilles lamentablement sur les routes en mendiant leur pain.

Votre fille ne serait pas violée par des brutes avinées.

Votre jeune fils n'aurait pas les poings tranchés.

Vos meubles ne seraient pas fracturés, et le produit de vos longues journées de labeur pénible ne serait pas volé.

Votre ferme n'allait pas être incendiée.

Cette race maudite, qui prétend avoir reçu la mission divine d'exterminer les fils de Croisés — sachant d'avance qu'aucune voix autorisée ne se ferait entendre pour punir une pareille imposture, — ne détrui-

rait pas vos églises par le fer et par le feu, ni ne dépouillerait leurs troncs de leurs aumônes⁵². »

Fagots et pantalons garance...

Qu'ils aient été croyants ou incroyants de cette guerre sainte, au moins les Bretons partaient-ils à la guerre, bien décidés à casser de l'« Alboche »...

« L'esprit combatif des soldats français atteignait un degré qui n'avait pas été surpassé depuis les guerres de la Révolution, a jugé G.M. Thomson. Mais en dehors de l'artillerie de campagne, leur matériel ne pouvait prétendre à rivaliser avec celui de l'ennemi : pas assez d'artillerie lourde, presque pas assez de mitrailleuses. Quant aux uniformes, rarement de bons soldats allèrent au combat en une tenue aussi peu appropriée. On les avait nantis de pantalons garance, de longues et lourdes capotes. Chaque fantassin portait un sac de trente kilos sur lequel était juché un fagot de bois sec pour qu'il pût faire du feu au bivouac. Voilà dans quel accoutrement il franchit cent soixante kilomètres ou davantage au cours des journées d'août les plus torrides du xx^e siècle⁵³. »

Avant d'arpenter les routes du nord et de l'est en ce mois d'août torride, les mobilisés traversèrent la France, au gré des directives du plan de concentration ; pour la Bretagne, les mobilisés bretons du 10^e Corps de Rennes et du 11^e Corps de Nantes.

Quatre mille trois cents trains transportèrent l'armée française vers l'armée allemande qui, en usant de 11 000 trains, se massait aux frontières avant de déferler par la Belgique sur les plaines du nord.

De Bretagne à frontière

Suivons donc un Breton qui, de Rennes, rejoint son poste au travers de la France mobilisée.

« Mercredi 5 août. — C'est le départ pour le matin. Le régiment s'embarque en trois fois, un bataillon par train. Le premier à 6 h. 28. Rassemblés en tenue de campagne complète sur le Champ de Mars, les 1100 hommes qui le constituent reçoivent le drapeau. Le colonel Passaga le fait avancer sur le front des troupes, fait présenter les armes et battre *Aux Champs*, puis, sur son commandement, la musique prend la tête du bataillon qui s'ébranle vers le quai d'embarquement de Saint-Hélier, accompagné des familles qui suivent jusqu'à la gare.

Mon bataillon, le deuxième, part à 11 h. 28 : 28 wagons constituent le train qui emporte 1100 hommes et tout le train de combat. Les hommes montent 40 dans les wagons de marchandises munis de bancs mobiles. Les plus heureux profitent des wagons de voyageurs ; mon ami, le médecin auxiliaire Letulle, a été équipé au dernier moment, en deux heures. Nous montons

dans un confortable wagon de 2^e classe, dans lequel nous ferons tout le voyage. L'embarquement, surveillé par le général Rogerie, de la 38^e brigade, se fait très rapidement. Les hommes ornent leurs wagons de fleurs, et lorsque nous nous mettons en route, une clameur formidable s'élève du train qui ressemble plutôt à un train de plaisir...

Penchés aux portières, nous apercevons la foule qui a envahi les jardins et les maisons de la ville ; à toutes les fenêtres, les mouchoirs s'agitent.

Nous traversons la gare de Rennes où nous sommes salués par les cris enthousiastes d'une foule de mécaniciens, chauffeurs, voyageurs et soldats...

Première halte à Vitré, où de braves territoriaux nous servent du jus. Notre train, garé sur une voie latérale, laisse passer un bataillon du 71^e de Saint-Brieuc. Les trains circulent à une allure ralentie, 45 à l'heure, en moyenne, mais sans arrêt, sans aucune panne. A Vitré comme à Rennes, des acclamations sans fin accueillent le passage de tous les trains. Les soldats chantent sans arrêt des airs patriotiques ; on entend parfois les cris de : « A Berlin ! »

A Sillé-le-Guillaume, nous quittons la ligne de Paris et passons par Evreux. Tout le long de la route, nous remarquons les G.V.C. qui gardent les voies. Ils nous lancent des saluts sympathiques, accompagnés de gestes brefs mais significatifs, tels que celui de couper le cou, de percer à coups de baïonnette.

Pendant toute la nuit nous marchons sans arrêt...

Nous longeons l'Oise que nous traversons à plusieurs reprises sur de grands ponts métalliques. A perte de vue sont amarrées côte à côte d'innombrables péniches mobilisées. A Creil nous faisons une halte prolongée dans la grande gare si importante. Le général Rogerie se promène sur le quai de la gare, pendant que sur la ligne voisine un rapide fait halte. Les voyageurs font une ovation à nos deux bataillons et le grand hall résonne bientôt du chant de *La Marseillaise*. A partir de ce moment d'ailleurs, l'enthousiasme est à son comble et, tout le long de la route jusqu'au soir, nous n'entendons qu'un chant perpétuel : *Chant du Départ, Marseillaise, Sambre-et-Meuse*, etc. Jusqu'à Reims, la voie est bordée de villages, de maisons, de fermes ; à chaque passage à niveau, dans chaque station, une foule assiste au passage ininterrompu des trains.

A 11 h. 30, le bruit court que nous allons en Belgique. A midi 45, nous arrivons à Laon dont les forts dominant tout le pays de leurs silhouettes.

Les journaux de Paris viennent d'arriver et nous apprenons que la Belgique a demandé secours à la France. »

Après la traversée de l'Aisne, c'est l'arrivée à Bazancourt.

« La gare de Bazancourt est encombrée de trains venant de partout. Le 65^e d'Infanterie de Nantes nous suit : le 11^e Corps d'armée est donc par ici ; mais il se concentre un peu en arrière de nous, vers Apremont.

On nous avertit d'être prêts à descendre à 18 heures. Le train s'engage sur la ligne de Vouziers, par Réthel et Attigny. Nous longeons un canal étroit, dont les bords sont d'une tristesse infinie sous le soleil couchant ; de l'eau verte sortent des ajoncs serrés ; les deux rives sont bordées d'une double rangée de peupliers ; plus un seul habitant. C'est la tristesse du département des Ardennes dont les collines ne sont couvertes que de maigres moissons et de petits bois de sapins.

Les avions se montrent à nous pour la première fois : trois d'entre eux suivent exactement la direction de notre train, qu'ils ne sont pas longs à dépasser, sous les yeux émerveillés de nos Bretons dont beaucoup voient pour la première fois ces appareils. Sur la grande route qui suit le canal, 21 autobus de Paris, vraisemblablement rattachés au 10^e Corps d'armée, rivalisent de vitesse avec le train.

A 18 h. 15, nous arrêtons à Vrivy-Vandy...

Le débarquement a lieu d'une façon très rapide...

Le train qui nous a précédés revient à vide. Le pays est désert, morne ; le quai est établi en plein champ, sans aucune gare ; tout juste la petite cabane du garde-barrière. Après s'être dégourdi les jambes avec joie, on est pris soudain d'une sorte de tristesse mêlée d'un peu de crainte. La nuit tombe rapidement, estompant les collines qui bordent la vallée. Les hautes silhouettes des peupliers se dessinent sur le ciel éclairé à l'est par une pleine lune rougeâtre qui monte lentement du sol. Un vol d'oiseau fuit au midi. Le silence observé par le bataillon qui rompt les faisceaux est sinistre...

Nous partons au clair de lune sur la route de Vouziers, par Condé. Le bataillon est précédé des éclaireurs, de l'avant-garde, protégé sur ses côtés par les flanc-gardes. Les mitrailleuses précèdent le service médical ; le train de combat marche derrière nous. Dans la nuit, la colonne avance en silence. On n'entend que le piétinement des brodequins neufs, le cliquetis des baïonnettes, le bruit des couvercles de gamelles, le pas pesant des lourds chevaux des mitrailleuses. Le long serpent noir monte et redescend sur les petites collines.

Nous arrivons à Vouziers, sous-préfecture des Ardennes, qui se trouve dans l'obscurité la plus grande et où se trouve installé le quartier général du 10^e Corps.

Dans l'obscurité, nous nous couchons sur la paille, dans une écurie, près du pont de l'Aisne⁵⁴. »

Premiers combats

Le 5 août, à la nouvelle que les avant-gardes allemandes ont franchi la Meuse, le Gouvernement britannique déclare la guerre à l'Allemagne.

Bethmann-Hollweg venait de déclarer que « la nécessité ne connaît pas de loi », que la violation de la Belgique était « en contradiction avec le droit des gens », mais que de cette « injustice » l'Allemagne ferait réparation à la Belgique... une fois le pays traversé pour fondre sur les plaines du nord de la France et gagner Paris en quelques jours en enveloppant par une aile droite renforcée l'aile gauche de l'armée française. Il fallait à l'Allemagne abattre au plus vite la France avant de se retourner contre la Russie menaçante. Dans ce plan, le traité garantissant la neutralité de la Belgique n'était plus que « chiffon de papier ».

Chateaubriand, en 1831, déjà, voyait se dessiner l'avenir :

« On a dit, sans rire, que la Belgique sera un pays neutre ; on se la figure comme une terre inviolable, une Elide où, le front ceint d'une branche de houblon, on célébrera des jeux flamands, tandis que le reste du monde retentira des trompettes de Bellone... La Belgique est ouverte à tout venant par le cours même de ses eaux ; elle est la frontière des races gallo-romaine et germanique ; elle est le passage naturel et inévitable de toutes les armées ; elle n'a jamais cessé, elle ne cessera jamais d'être le champ de bataille de l'Europe, le lieu où se vide-

ront à jamais les querelles des peuples. La neutralité belge est un de ces mots nébuleux, ajoutés au dictionnaire des non-sens diplomatiques, une de ces balivernes importantes, moquerie pour l'habile, admiration pour le sot, excuse pour le lâche ⁵⁵. »

De longue date, le plan Schlieffen, pièce maîtresse des plans d'état-major allemand, avait envisagé le viol de la neutralité belge.

« L'attaque brusquée par la Belgique avait été minutieusement préparée par Moltke en personne. Il voulait une certitude mathématique de succès. C'était sa pièce maîtresse. Elle faillit avorter de façon désastreuse. Il s'en est expliqué.

Toujours dominé par sa conception de faire grand et vaste, Schlieffen avait arrêté que son aile droite traversait non seulement le territoire belge, mais aussi le territoire hollandais. L'extrême aile marchante devait avancer par Roermond, visant directement Anvers. La manœuvre de débordement aurait englobé les bouches de l'Escaut.

Homme des demi-mesures, Moltke estima qu'il était suffisant de se mettre la Belgique sur le dos. Il conservait l'espoir, ne touchant pas à l'Escaut et ménageant ainsi ostensiblement l'Angleterre, de maintenir celle-ci dans une profitable neutralité. En outre, il redoutait que toute avance du côté

Le roi des Belges et son état-major.





de la Hollande n'y provoquât un débarquement anglais suivi d'une occupation.

Ses raisons paraissent peu pertinentes. On ne voit pas ce que la violation des frontières hollandaises eût ajouté à l'hostilité de l'Angleterre, après l'invasion de la Belgique. Le professeur de sciences militaires à Brunswick, Banse, estime que ce fut une lourde faute de ne pas déborder par la Hollande. L'avance de l'aile droite beaucoup plus rapide eût pu amener la décision en englobant les Belges et les Anglais dans un vaste coup de filet, alors que leur concentration n'était pas achevée⁵⁰.

L'aile marchante allemande mit en fait plus de temps que prévu pour franchir la ligne Namur-Anvers. Le plan allemand prévoyait une marche en avant en Belgique sans à-coups, et que la place forte de Liège serait investie sans que les troupes allemandes en soient retardées. Moltke avait opté pour un « coup de main » lui permettant, en jouant de la surprise et en usant d'une force de 75 000 hommes constituée à cet effet, de s'emparer de Liège.

C'était compter sans le courage et la ténacité des quelque 30 000 hommes de la garnison de Liège et de son commandant, le général Leman.

La bataille de Liège

Elle commence le 5 août. Les troupes allemandes — placées sous le commandement du général von Emmich, assisté du général Ludendorff — partent à l'attaque tandis que les mortiers lourds pilonnent la forteresse. Mais les forts tiendront et les fantassins belges repousseront les attaques allemandes. Au soir du 5 août, les Belges restent maîtres du champ de bataille.

Dans la nuit, la 14^e brigade du général von Wussow repart à l'attaque mais se fait décimer par le tir de deux pièces de 75. Alors que dans les rangs allemands règne la panique, surgit Ludendorff qui prend le commandement de la brigade et attaque de nouveau, cette fois-là avec succès. Bousculés, les Belges cèdent du terrain.

A l'aube du 6 août, une brigade commandée par Ludendorff parvient à l'intérieur du camp retranché de Liège. Mais la ceinture de forts reste aux mains des Belges... menacés, toutefois, d'extermination, si elle n'échappait à l'encercllement. Déterminé à résister jusqu'au bout, le général Leman s'installe au fort de Loncin.

De leur côté, les Allemands, sur l'ordre du commandement suprême, décident d'attaquer en masse, tout en faisant donner leur artillerie lourde. Le 12, entrent en action les batteries lourdes. Le mortier de 420 fera de Liège un champ de décombres. Au 16 août, tous les forts étaient investis, et dans le fort de Loncin, qui avait enseveli sous ses décombres les trois quarts de sa garnison, l'on relevait le général Leman, grièvement blessé, mais qui avait tenu jusqu'au bout.



Carabiniers belges attendant l'envahisseur

Liège avait résisté héroïquement. Quand explose la citadelle, sous le tir incessant des énormes canons, 40 000 Allemands seront morts. Mais surtout le plan initial allemand se trouve mis en échec. L'Allemagne voulait atteindre Paris avant la concentration des troupes françaises. Elle n'y parviendra pas, et la résistance belge aura sauvé la France.

« Tandis que je corrige l'épreuve, écrit Albert de Mun, j'apprends les dernières nouvelles, le combat terrible d'hier et celui d'aujourd'hui. Peut-être Liège a-t-elle succombé, mais à quel prix ? Deux Corps allemands décimés, donc forcés de s'arrêter pour se reformer, une foule de prisonniers, parmi lesquels un général, et des canons capturés ! C'est vraiment une victoire belge, si on songe à la disproportion des forces et à la mobilisation inachevée. Et c'est aussi une victoire française, par le ralentissement de la manœuvre allemande. Il faut

maintenant que l'ennemi force la place de Namur. Les Belges la défendront à outrance. Ah ! les braves gens ! ⁵⁷ »

De son côté, un bas-Breton mobilisé, de La Feuillée, compose à sa façon et écrit sur son carnet de route un poème à la Belgique héroïque :

*Le premier août mil neuf cent quatorze
Un éléphant voulut nous écraser.
Cinquante contre un, voilà juste sa force,
Et de sa troupe notre tombe a creusé.
Mais la Belgique, sans moyens de défense,
Arma son bras et le front élevé
Cria « Aux armes ! » aux enfants de la*

[France

*Qui répondirent : « Patrie et Liberté ! » (bis)
Tu as grandi heureuse, libre et fière,
T'as fait briller l'éclat de tes vertus,
Mais l'Allemand, jaloux de ta bannière,
Cria de loin : « Belgique, tu n'es plus ! »
Mais notre roi qui veut l'indépendance,*

*Qui est l'étoile de la fraternité,
Les larmes au cœur, tend les bras vers la*
[France
En lui criant : « Patrie et Liberté ! » (bis)

*Arme ton bras, citoyen de Belgique,
Car l'Allemand a creusé son tombeau.
Flamands, Wallons, soyons patriotes,
Défendons-nous, sauvons notre berceau.
Le roi a dit : « Je maintiens la bannière
De mes enfants qui marchent sans peur
Et attendront, debout sur la frontière,
Cet ennemi pour le frapper au cœur. (bis)*

*Elle a pleuré, cette noble Belgique,
Et tous ses fils ont compris ses douleurs,
Se défendant en soldats héroïques,
Le glaive en main, frappent l'ennemi.
Le roi étend ses deux bras vers la France,
Du haut du trône, de sa voix a crié :
« Nous lutterons pour notre indépendance,
Vive la France ! Vive la liberté ! ⁵⁸ » (bis)*

Fusiliers-marins anglais débarqués près d'Ostende





Liège est tombé, mais la Belgique reste à prendre. A Anvers, à Namur s'organise la défense, tandis que débarquent les premiers contingents britanniques.

L'état-major français, quant à lui, n'avait pas voulu envisager la violation par l'Allemagne de la neutralité belge. L'envahissement de la Belgique par les troupes de Guillaume II obligea le général Joffre à ordonner des mouvements d'armée imprévus.

En hâte la V^e Armée, placée sous le commandement du général Lanrezac, et qui compte le 11^e Corps d'armée — Bretons du Finistère, du Morbihan, de la Loire-Atlantique — qui se trouvait à la frontière de Luxembourg, sur la ligne de la Meuse, doit remonter précipitamment vers la Sambre, tandis que la IV^e Armée du général de Laigle de Cary, dont fait partie le 10^e Corps — des Bretons des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine — progresse en hâte et prend position sur la Meuse.

La plupart des Bretons mobilisés se retrouvent ainsi à l'aile gauche et au centre et recevront avec d'autres mobilisés le premier choc des divisions allemandes débouchant dans le nord.

L'état-major français décide d'attaquer en Alsace. Le 7 août, par la voie de Belfort, les troupes françaises occupent Altkirch, et le 8 août entrent dans Mulhouse.

Mulhouse française de nouveau ! Les esprits s'enflamment.

« Donc, c'est vrai, ce bruit qui courait depuis quarante-huit heures dans les milieux officiels, s'exclame *La Dépêche de Brest*, ce bruit qui gonflait nos cœurs d'une joie enivrante et que l'on se chuchotait avec une flamme d'espérance dans les yeux est

confirmé : les troupes françaises, le drapeau aux couleurs de France, sont sur la noble terre d'Alsace. Après quarante-quatre années, les frères brutalement séparés se sont retrouvés, et avec quelle émotion ! Ah ! quelles heures poignantes nous vivons ! La nouvelle, qui est considérable au point de vue moral, et qui fera tressaillir d'émotion et de fierté tous les Français, nous a été donnée en ces termes par les dépêches :

« Les troupes françaises en Alsace »

« Les troupes françaises ont franchi la « frontière d'Alsace. Elles ont livré, à Altkirch, un combat très violent. Elles se « sont emparées d'Altkirch et ont poursuivi « les troupes allemandes en retraite. Elles « continuent le mouvement dans la direction « de Mulhouse. Le succès qu'elles viennent « de remporter a été extrêmement brillant.

« Dans leur joie de voir arriver les troupes françaises, les Alsaciens-Lorrains ont « arraché tous les poteaux frontières⁵⁹. »

Mais très vite la progression des troupes est arrêtée. Bien plus, sous la pression d'un ennemi passant à l'attaque, Mulhouse est évacuée le 11 et les troupes françaises se retirent.

Cependant que déjà se massent en Belgique divisions allemandes d'active et de réserve qui vont bientôt déferler sur le nord de la France, selon le plan prévu par l'état-major allemand : enveloppement par l'aile droite allemande des forces françaises. Dès le début, les divisions de réserve sont là. Au nord de Thionville, les Allemands ont 52 divisions, les Français 32. Et Joffre ne voit pas la manœuvre.

Le choc sera terrible à Charleroi, à Maisin, à Neufchâteau. Justement, les Bretons y étaient qui eurent à recevoir le choc.

Un jour, dans le lointain, brilla, comme pour les Belges anxieux, le casque d'acier des uhlans.

« — Les voilà !

Du haut d'un immense promontoire boisé, une vingtaine de lanciers belges, groupés autour d'un lieutenant, scrutent une route ensoleillée qui, en méandres capricieux, s'étire vers des lointains d'inconnu et de mystère. Silencieux, l'officier garde longtemps les jumelles braquées sur le large ruban d'or dont la pointe extrême éteint sa clarté dans un sombre massif.

— Oui, les voilà... Un groupe de uhlans...

Ils avancent au petit trot dans un scintillement d'aciers. Les casques ondulent au rythme sautillant des montures. On distingue les détails des uniformes gris. Les équipements sont flambant neufs. Une coiffe recouvre les chapskas.

Soudain un cavalier arrive à fond de train, haletant, cramois.

— Mon lieutenant, un civil m'annonce qu'il y a des cavaliers ennemis sur la route de Theux-Louveigné.

— Ah ! Beaucoup ?

— Au moins deux mille, dit-il.

— C'est bien, mon ami, nous irons voir.

L'officier rédige un bref message : « Cavalerie ennemie signalée à Theux et à « Louveigné. Nous nous portons de ce « côté. » Il hèle un cavalier.

— Porte ceci à l'état-major et surtout ne traîne pas. Rejoins-nous aux abords de Louveigné.

— A vos ordres, mon lieutenant.

— En selle !

Par monts et par vaux, les lanciers fontent vers la Reid...

La nuit tombe. On ralentit la marche et puis, sur un signe du lieutenant, on fait halte.

Alors, du versant de la colline où ils viennent d'arrêter leurs montures, les éclaireurs eurent sous les yeux un spectacle saisissant. L'invasion est là, devant eux, formidable et obsédante. C'est un cauchemaresque fourmillement d'hommes, une longue rumeur où se confondent mille bruits discordants. L'immensité crépusculaire s'anime, s'agite, bouillonne. Ça et là, des feux de camp rougeoient, des ombres tournoient dans leur orbe flamboyant. Pendant de longues heures, Picard et ses hommes, bien à l'affût dans l'ombre, épient, guettant la sinistre multitude. Malgré l'obscurité qui rend l'observation extrêmement malaisée, à force de cran et d'audace, ils réussissent à en dénombrer les effectifs : six régiments de cavalerie, deux régiments d'infanterie, un bataillon de chasseurs à pied, un bataillon cycliste et de l'artillerie.

C'est la 9^e division de cavalerie, du corps de cavalerie von der Marwitz, suivie de la 38^e brigade d'infanterie⁶⁰.

Dernière heure

Diverses circonstances nous ayant amené à différer quelque peu la parution du numéro 6 de l'*Histoire des Bretons*, prévue pour le 23 décembre 1969, nous nous devons de le signaler à nos lecteurs.

C'est en fait une nouvelle *Histoire des Bretons* qui sera diffusée dans les kiosques de Bretagne en 1970. Nouvelle formule tenant compte des désirs exprimés par nos lecteurs.

— La nouvelle *Histoire des Bretons* paraîtra une fois tous les deux mois et comptera plus de 100 pages — ce qui correspond donc à plusieurs numéros de l'ancienne formule.

— Le Comité de Rédaction sera élargi et accueillera de nombreux universitaires, chercheurs et étudiants.

— La nouvelle *Histoire des Bretons* s'attachera moins à replacer l'histoire du pays dans le contexte international qu'à sonder les profondeurs de la vie bretonne : mœurs, coutumes, métiers, etc. Bref, la nouvelle *Histoire des Bretons* sera plus bretonne qu'auparavant...

— Dès 1970, sera évoquée par le texte et l'image l'histoire plus ancienne des Bretons : la Bretagne des ducs, la Révolte du Papier timbré, les débuts du Moyen Age, la Révolution en Bretagne, etc.

— Avec plus de 20 pages sur papier couleur, nous serons à même de rendre compte de façon plus substantielle des grands aspects de la vie culturelle en Bretagne.

A bientôt donc.

FOH

FRANCE
OUEST
HOTELS



tél. : (99) 34-40-45
35 - saint-servan-sur-mer
4, rue a. magon

